

Sous la direction de

Tamara Landau

Enclave et négation



**L'Enclave dans la clinique
psychanalytique**

mnemoArt
ÉDITIONS

Enclave et Négation

L'Enclave dans la clinique
psychanalytique

Copyright © 2025 - Tamara Landau / MnemoArt

MnemoArt
8 square Châtillon
75014 Paris
France
mnemoart.org/editions
editions@mnemoart.org

Dépôt légal : décembre 2025

ISBN : 978-2-493060-16-7

E-Book PDF ISBN : 978-2-493060-18-1

Enclave et Négation

L'Enclave dans la clinique
psychanalytique

Sous la direction de

Tamara Landau

Colloque organisé
à la Société de Psychanalyse Freudienne
Samedi 25 février 2017, Paris

mnemoArt
ÉDITIONS

Table des matières

TAMARA LANDAU	
Enclave et schème de l'arbre renversé.....	9
PIETRO ANDUJAR	
Concept d'enclave et Lacan	17
BICE BENVENUTO	
Le Concept d'enclave et Françoise Dolto	25
GIANLUCA CALDANA	
Enclave et importance de la perception auditive durant le développement de l'enfant en époque prénatale et néonatale	35
CAROLINE GILLIER	
Enclave et identification projective à la lumière de Bion.....	43
FRANÇOIS LAMOUR	
Enclave en soi, enclave transmise : un exemple de travail avec les parents.....	51
TOURIA MIGNOTTE	
L'Enclave du point de vue de Winnicott	61
Les Intervenants	83

Enclave et schème de l'arbre renversé

*Construction prénatale de la perception
de soi et du sentiment d'avoir un corps
vivant.*

Tamara Landau

Aujourd'hui, dans mon introduction, je tenterai de résumer le concept d'enclave pour celles et ceux parmi vous qui ne le connaissent pas encore. *L'enclave est un concept spatio-temporel qui désigne la structuration inconsciente des signifiants primordiaux du sujet dans l'espace et le temps.* En d'autres termes, l'enclave est le processus à travers lequel le sujet construit sa perception de soi, à savoir la sensation d'avoir un corps qui lui appartient, et le sentiment continu d'exister et d'être vivant. Mon hypothèse est que cette construction s'effectue déjà durant la vie fœtale à travers la structuration symbolique et imaginaire du système synchronique primordial des signifiants de la mère.

Le concept d'enclave est le fruit d'une élaboration effectuée à partir de la pratique de la psychanalyse avec des adultes et, en particulier, avec des analysantes anorexiques et/ou boulimiques qui m'ont dévoilé avec leurs gestes, leurs lapsus et leurs cauchemars récurrents, des fantasmes liés à l'état de gestation et la trace de réminiscences datant de leur vie fœtale. Nous allons utiliser le terme de fantasme inconscient tel que l'a

forgé Françoise Dolto dans « L'image inconsciente du corps », car elle avait déjà conçu le fantasme inconscient comme « une mémorisation olfactive, auditive, gustative, visuelle, tactile, baresthésique et coenesthésique de perception subtiles, faibles et ou intenses, ressenties comme langage de désir du sujet en relation à un autre ».

Au fil du temps, j'ai pu observer que mes analysantes décrivaient les mêmes troubles de la perception en employant des images semblables : le sentiment d'être transparentes, de ne pas avoir un corps qui leur appartienne, de se sentir à la fois très légères et très lourdes et, enfin, l'impression de ne pas se reconnaître dans un miroir et de voir, à la place, le visage de leur mère. Nous retrouvons ce même phénomène chez des femmes enceintes ou ayant subi un traitement hormonal très fortement dosé. Mais les boulimiques expriment plus clairement cette impression étrange : « Je ne me reconnais pas au-dessous de ma taille, puisque mon corps et ma graisse ne m'appartiennent pas ; ils appartiennent à ma mère ! » ; ou bien « La main droite qui me gave de sucre appartient à ma mère ».

Avec la récurrence de ces propos, j'ai pu réaliser qu'elles souffraient de troubles de la reconnaissance de leur voix, de leur visage dans le miroir et de leur main droite ainsi que d'un déficit de perception du bas du corps leur donnant l'impression que *leur corps ne leur appartenait pas*. Ainsi, j'ai décelé chez elles, mais également chez d'autres analysants (hommes et femmes) névrosés des troubles de reconnaissance de soi avec des formes de synesthésies, d'asomatognosies ou d'agnosies dont ils n'étaient pas conscients.

Par ailleurs, j'entendais souvent avec mes analysantes boulimiques une inversion dans l'ordre symbolique des générations à travers des lapsus très fréquents tels que « ma mère » au lieu de « ma grand-mère », « mon père » au lieu de mon « grand-père » ou « Je suis morte à quatre ans » ou encore « Je vais naître en... » chez les patientes enceintes ». Ces lapsus m'ont indiqué qu'elles ne pouvaient pas s'inscrire dans le temps

chronologique, dans la durée, dans le temps généalogique et dans le temps du récit.

Tous ces éléments cliniques m'ont permis d'élaborer la théorie de « l'arbre renversé » qui suppose l'existence d'une mémoire inconsciente transmise par les mères au cours des générations, reliant la mère au fœtus dans un lien de « familiarité » et « d'attachement » qui serait à l'origine de l'enclave. Ce processus, que j'ai nommé le « schème de l'arbre renversé » suite aux dessins amenés *spontanément* par des nombreuses analysantes boulimiques quand elles envisagent la fin de la cure, inconsciemment vécue comme une naissance, décrivent l'angoisse éprouvée à la disparition de l'image de leur corps dans le ventre de la mère. Elles se dessinaient comme un arbre renversé ayant les branches pleines de feuilles dirigées sous terre et les racines nues ou avec très peu de feuilles, tendues vers le ciel.

On peut entendre ce dessin, ou mieux ce fantasme de l'arbre renversé, comme une réminiscence de la vie fœtale durant laquelle les mouvements de l'enfant réactivent chez la mère *avec plus au moins d'intensité* (plus au moins de feuilles sur les branches-racines), la mémoire bio-émotionnelle de l'expérience vécue par la grand-mère enceinte de la mère.

Le « schème de l'arbre renversé » serait donc un processus de rétroaction fonctionnelle de l'image du corps qui se réactive à la fécondation et qui structure le système de perception de l'enfant selon le modèle interne de la grand-mère et de la mère enceinte par un effet de *feedback-forward* de la perception. En d'autres termes, il y aurait durant la grossesse une rétroaction symbolique, audible dans les lapsus, dû à une pré-organisation maternelle des signifiants primordiaux (signes perceptifs pour Lacan) de l'enfant dans les signifiants primordiaux de la grand-mère.

Cette structuration inconsciente inscrit au niveau symbolique, réel et imaginaire l'espace dans lequel va être « pris », ou enclavé, un peu à l'instar de la « chôra », l'espace maternel de Platon. Espace topologique d'inclusion de l'imaginaire maternel,

comme le tore, dans le lequel le sujet est toujours inclus dans l'objet et dont la permanence maintient une complicité incestueuse qui peut menacer l'enfant dans son avènement en tant que sujet « original » et individué. Ce processus suppose une structure logique d'anticipation sur l'axe diachronique que nous pouvons tout à fait entendre avec le concept freudien d'après coup.

Ainsi, selon cette hypothèse, durant la grossesse le corps du fœtus « appartient » au corps de la grand-mère et la mère au corps du fœtus, ce qui configure inconsciemment un lien fusionnel mère-enfant indestructible, hors-temps où toute séparation est impensable. En effet, le verbe enclaver désigne à la fois l'action de fermer à clef quelqu'un à l'intérieur d'un espace, du latin *enclavare*, à la fois celle d'enclorre un territoire dans un autre. Nous devons noter que *cette topologie de l'enclavement implique que le temps et l'espace de la dyade mère-enfant coïncident mais que l'espace de l'enfant est déjà bordé à l'intérieur de celui de la mère*. En effet, comme la mère, aussi le fœtus a des rythmes de mouvements variables durant les cycles de 24 heures et, par moment, il s'arrête. La femme enceinte qui prend conscience de ces variations, qui l'oublie quelques instants et qui va le chercher dans les moments de silence pour se rassurer qu'il est encore vivant. De cette façon, elle l'intègre dans le temps, l'espace et le sentiment d'exister réellement et d'avoir un corps qui lui appartient. Pour passer de la synchronie inconsciente à la diachronie préconsciente et consciente il faut traverser un vide pour se représenter une discontinuité symbolique.

On peut facilement comprendre que durant la grossesse, lorsque le processus de l'arbre renversé est à l'œuvre, si la mère n'arrive pas à anticiper, imaginer *et* percevoir, et donc à ressentir et à symboliser la présence vivante ou le silence du fœtus qu'elle porte ainsi que l'espace qu'il occupe (car dans l'inconscient temps et espace coïncident), elle ne pourra pas se représenter, inconsciemment, sa sortie à la naissance et l'enfant va demeurer invisible, comme un membre fantôme, enclavé dans le temps, l'espace, le désir et le regard de sa mère.

Le fait que tous les dessins de l'arbre renversé ont été effectués par mes patientes anorexiques et/ou boulimiques qui ne désiraient pas (ou pas encore) avoir un enfant, ou bien qui ne pouvaient pas en avoir (infertiles), m'a donné à penser qu'elles étaient toutes restées fixées au schème de l'arbre renversé et que, par ailleurs, les femmes ont vraisemblablement une mémoire implicite plus forte que les hommes de la vie fœtale pour des raisons phylogénétiques et épigénétiques, puisque cette mémoire se transmet par voie maternelle.

Par ailleurs, j'ai pu observer que mes analysantes avaient la même succession de cauchemars au début et durant la cure que les femmes enceintes (en analyse ou pas). De cette manière, j'ai pu appréhender la trace d'une succession de traumatismes et d'une angoisse archaïque de mort et d'effondrement chez la femme enceinte et chez le fœtus, car la majorité de mes patientes n'avaient pas d'enfants.

Nous voyons donc que la grossesse peut se révéler, dès la fécondation, comme un processus traumatique. En effet, la présence de cauchemars après la conception chez des hommes et des femmes en analyse, m'a fait entendre que l'acte de procréation réactive des angoisses inconscientes très profondes de mort et de disparition qui témoignent de l'existence d'une dimension traumatique. Si ces angoisses ont une source imaginaire, elles sont aussi en lien avec les dangers réels que la femme enceinte traverse qui réactivent ses pulsions d'autoconservation du moi. En effet, elle encourt un danger de mort, mais aussi des séquelles, des maladies que la médecine actuelle, heureusement, atténue fortement. Mais pourquoi les hommes ressentent les mêmes angoisses de mort et de disparition ?

C'est un élément qu'il faudrait éclairer pour mieux comprendre l'impact de cette expérience dans la vie d'une femme ou d'un couple dans la généalogie. Il est clair que ce propos dérange énormément car l'état de grossesse est depuis toujours exalté comme une expérience merveilleuse. Comment pourrait-elle être source de traumatismes ?

On dit d'une femme qu'elle "tombe" enceinte. Il s'agit en effet d'une « chute » : la femme désormais enceinte se sent dépassée par ce qu'on peut appeler une effraction qui provoque la sensation de dissolution, de perte de son intégrité et, en même temps, d'une « petite mort » due à un excès de jouissance qui est aussitôt refoulé. La question qui se pose, c'est d'intégrer et élaborer psychiquement ce bouleversement inconscient, cette perte terrifiante du sentiment d'exister et cet excès de jouissance afin que son caractère traumatique soit atténué.

Mais, au fond, qu'est-ce que la femme perd d'un coup à la fécondation ? Son image inconsciente du corps car la grossesse la propulse dans une image du corps fusionnel qu'elle a connue durant sa vie fœtale et qui se réactive après la naissance et tout au long de sa vie. Ainsi, perdre son odeur et toute la façon connue jusque-là de *se percevoir et de se reconnaître*, c'est-à-dire perdre l'image inconsciente du corps qu'elle avait depuis le début de sa vie fœtale peut être un passage traumatique. Comment la future mère peut-elle inscrire son enfant dans la réalité et dans le temps subjectif si, inconsciemment, celui-ci est bâti dans son propre schème fonctionnel ? En d'autres termes, comment peut-elle avoir une représentation psychique de l'enfant comme « objet » vivant et détaché d'elle s'il est intégré inconsciemment dans le temps de toutes les actions de son corps et dans la *saveur* et la *flaveur* de ses propres signifiants primordiaux ?

La femme peut traverser ces passages avec l'aide d'un schème de fantasmes qu'on va désigner comme originaires, c'est-à-dire une succession de *fantasmes maternels originaires qui se transmettent de génération en génération, lesquels accompagnent le développement fœtal en inscrivant symboliquement l'enfant dans la temporalité*. La succession des fantasmes originaires traduirait ainsi les représentants psychiques des pulsions de destruction, de mort et de meurtre réactivés par les représentants des pulsions d'autoconservation. Dès le début de la grossesse et jusqu'à la fin du sixième mois, les pulsions d'autoconservation de la mère luttent fortement contre la présence de l'enfant ressenti inconsciemment comme un « intrus », un corps étranger

qui occupe son espace vital. Si la mère arrive à se représenter inconsciemment la disparition ou la mort de l'enfant avec des angoisses et des cauchemars (par noyade, dévoration par de bêtes sauvages, enlèvement, viol, etc.) au cours de toute la grossesse, et surtout dans les phases critiques à la fin du premier et deuxième trimestre, celui-ci pourra être inscrit inconsciemment comme un être vivant : si elle craint de perdre l'enfant, c'est qu'il existe dans la réalité ! Les différents temps des fantasmes maternels originaires soutiennent ainsi, progressivement, la symbolisation des différentes pertes d'images inconscientes du corps qui avaient provoquées une extrême jouissance au début de la grossesse, marquant ainsi une discontinuité symbolique de la présence de l'enfant. Pour juger de la réalité de l'objet et pour avoir une représentation du temps de l'objet, il est nécessaire de le « perdre de vue » par moment.

POUR CONCLURE

On peut avancer l'idée qu'en raison du schème de l'arbre renversé, la perception du corps propre et la reconnaissance de soi du fœtus se structurent à l'origine comme une holophrase de toutes les couleurs dans la synchronie primitive des signifiants primordiaux de la grand-mère. En d'autres termes, à la naissance, tout nouveau-né aurait déjà une pré-inscription inconsciente des signifiants primordiaux organisés dans une enclave autistique à l'intérieur de l'espace, le temps et le désir de la grand-mère et de la mère. Ainsi pour le parlêtre toute sensation est, dès le commencement, tressée à la *saveur* des signifiants primordiaux et à *lalangue* maternelle.

Durant la grossesse, la pensée, l'attention et la voix de la mère ne cessent d'écrire sur la peau du fœtus ses chaînes signifiantes, tout en tricotant avec les trois fils (symbolique, imaginaire et réel) un maillot de corps qui l'enveloppe et le réchauffe au rythme de ses battements de cœur et de son souffle. La voix de la mère imprègne les cinq sens et *module la saveur des signifiants primordiaux de toutes les couleurs* dans la proprioception, dans

l'intéroception et dans la vision du fœtus. La voix de la mère a une odeur, une couleur, une température, une consistance, un goût, une forme, une densité et une puissance qui créent tous les états du corps chez le fœtus : joie, extase, douleur, angoisse, frayeur, etc. La saveur et les couleurs des signifiants primordiaux de la grand-mère et de la mère seraient donc inscrits très précocement chez le sujet. Mais au début du septième mois, lorsque le fœtus commence à voir et à entendre pour la première fois avec ses oreilles la voix de la mère venant de l'extérieur, il perd à jamais la pureté et la finesse des couleurs des signifiants primordiaux (oreille absolue) et il refoule l'excès de la jouissance incestueuse qui leur a été attachée. Ce passage scelle le premier temps du refoulement originaire. Cette perte, impensable quand elle se produit, constitue le traumatisme originaire pour chacun de nous. Seule réminiscence du lien fusionnel originaire serait « la Note Bleue, souvenir et promesse d'une jouissance passée et pourtant toujours attendue » (Alain Didier-Weill).

Des coïncidences nous font penser l'existence de ce processus : par exemple, une recherche sur trois mille langues disparues en Inde a montré que les derniers mots qui s'effacent d'une langue non écrite sont les mots désignant les couleurs. Par ailleurs, un scientifique israélien, Haïm Shore, a trouvé que la valeur numérique des noms hébraïques des cinq couleurs citées dans la bible (violet, rouge, jaune, vert et bleu), trouvée en additionnant la valeur numérique des lettres composant le nom de la couleur, correspond exactement à leur longueur d'ondes. Comme quoi, dès le commencement, la vie est parole, musique et couleur !

Concept d'enclave et Lacan

Pietro Andujar

Cet obscur objet du bruissement de la langue par Daniel Bonetti, son dernier écrit de juin 2015, m'a donné la chance de repenser à la langue d'un côté qui est pour moi très familial. Il parle de la langue des analysants que, quelquefois, l'analyste écoute comme un bruit sans signification : "Sauf que ! Oui, sauf qu'elle laisse percevoir, à la longue, comment non seulement l'Autre, le grand Autre du sieur Lacan, est bien le "trésor du signifiant", l'évidence structurale qu'aucun être humain ne peut naître en dehors du langage, à commencer par celui de ses plus proches, mais dans une dimension beaucoup plus vaste que la sphère familiale, "il y a comme un bruit de fond qui n'arrête pas de bruire".¹

Cette pensée est proche de l'idée toujours fondamentale de la topique lacanienne du R.S.I. Daniel Koren, dans son essai d'explication du nœud borroméen², nous donne ces mots de Lacan : «...la triade du réel, du symbolique et de l'imaginaire n'existe que par l'addition de l'imaginaire comme troisième. Et c'est par là que l'espace en tant que sensible se trouve réduit à ce minimum de trois dimensions –soit de son attache au symbolique et au réel – où s'enracine l'imaginaire»³. Mais en même temps Lacan insiste de plus en plus sur le caractère réel du nœud. En quoi le nœud est Réel ? «En ce que les trois sont réellement noués, bien qu'il y ait des nuances de taille, le nœud du fait de son écriture se situe dans l'Imaginaire»⁴.

Je pense que le critère du RSI comme «les Noms-du-Père», suivi par le séminaire sur le Synthôme, nous donne une voie pour nouer avec le quatrième rond les Noms-du-Père séparé. Mais, si on pense au bruit de fond, à la «Trinité infernale», et au synthôme, il faut mettre en rapport cette dimension de la langue/lalangue avec la recherche sur l'enclave proposée par Tamara Landau.

Il faut amplifier le regard à propos du triangle mère/père/fils en suivant Lacan déjà dans le Séminaire *La relation d'objet*⁵, où il parle de «la triade imaginaire mère-enfant-phallus, en tant que prélude à la mise en jeu de la relation symbolique, laquelle ne se fait qu'avec la quatrième fonction, celle du père, introduite par la dimension de l'Œdipe. Le triangle est en lui-même préœdipien.» Peut-être que le «*bundling*» aussi soit bien plus compliqué !

On pourrait dire aussi que l'amplification est un instrument pour regarder d'une façon plus microscopique les temps biologiques de la reproduction et du développement. Et tout ça en relation avec le temps psychique qui ne coïncide pas exactement avec le temps chronologique. Les dilatations des temps de l'inconscient semblent contredire la logique temporelle courante, si bien que Freud avait ressenti la nécessité d'expliquer l'espace, et surtout la pluralité des lieux dans le rêve, comme une représentation métaphorique du temps. Mais ici Freud s'occupe du langage onirique qu'il pose en tant qu'intemporel et éminemment spatial dans le rêve. Toutefois, si on y pense en tant que fait établi, réel, la catégorie du temps existe et agit dans l'état de veille, mais l'inconscient aussi : il suffit de penser simplement au refoulement ou au symptôme. Le refoulement débarrasse le temps immédiat de ce qui est arrivé, le symptôme se place en tant que survenance dans le temps présent. C'est-à-dire que l'inconscient coexiste avec l'état de conscience, à moins qu'on fasse une scission entre pensée logique perceptive et consciente et automatisme inconscient.⁶

La topique freudienne nous donne une première indication, au moyen d'une position spatiale, que nous permet d'établir une distinction et de donner un nom à des phénomènes interconnectés. Il reste que la deuxième topique de Freud pose le *ça* corporel comme origine des instances psychiques. Le saut de Lacan est une sortie de la table rase du *ça* inconscient qui va devenir Moi, parce qu'il pose une troisième topique, bien plus compliqué, qui introduit l'inévitabilité du réel, de l'extérieur, du mot qui préexiste au *ça*.

On peut dire que le *ça* prend naissance avec l'encombrement de l'Autre qui, en tant que signifiant indicible et irréductible, conduira le *ça* à transiger avec les mots qu'on ira s'échanger les uns les autres.

Et alors comment est-il possible que le phénomène de la langue, avant d'être formulé comme une chaîne de mots ou de signifiants, puisse avoir une influence primordiale au niveau fœtal ?

À ce propos, on peut rappeler la formation d'une partie du cerveau qui est préparée à reconnaître des combinaisons syntaxiques de phonèmes qu'iront formuler les combinaisons que nous appelons mots.⁷ C'est-à-dire que pendant la grossesse les phonèmes que le fœtus écoute, touchent son corps en formation en stimulant son système nerveux. Il y a déjà une certitude que l'odorat se développe pendant la grossesse et que la liaison entre le nerf olfactif et le système nerveux est très directe et pas très différente du parcours nerveux acoustique qui est très précoce aussi.

On peut donc formuler l'hypothèse que, à côté du «bruit de fond qui n'arrête pas de bruire», il y a plusieurs temps qui traversent les modifications perceptives du fœtus qui semblent comme des passages, ou des proto-castrations (en hommage à Françoise Dolto).

D'autre part, la mère parle et pense en suivant la Langue : il y a une langue symbolique qui suit le Nom-du-Père, une langue imaginaire qui suit le désir des parents, une langue réelle qui

n'a pas de signification au dehors du corps perceptif fœtal, et du corps maternel. Je connais des psychanalystes italiennes qui suivent la grossesse des analysantes avec une extrême attention l'utilisation de la voix pendant les séances, longtemps avant l'accouchement. Elles sont très intéressées par la théorisation de Tamara Landau.

Pour revenir à Lacan, nous pouvons faire l'hypothèse que les signifiants sont déjà allumés dans le fœtus en tant que traces mnésiques primordiales grâce à la langue acoustique qui est réglée, au dehors, par la langue de l'Autre, indifféremment par le père ou la mère !

Mais il faut parler aussi des objets psychiques et des identifications, qui sont toujours des agents dans notre vie. Et Lacan nomme Winnicott à propos des objets transitionnels « mi-réels, mi-irréels, auxquels l'enfant tien par une espèce d'accrochage... Winnicott voit très bien la relation terminale de ces objets avec le fétiche, qu'il a tort d'appeler fétiche primitif, mais qui est en effet l'origine. » ... « Bref, le monde institué des îles britanniques indique à chacun qu'il a le droit d'être fou, à condition de rester fou séparément. C'est là que commencerait la folie, si l'on voulait imposer sa folie privée à l'ensemble des sujets, constitués chacun dans une sorte de nomadisme de l'objet transitionnel. Winnicott n'a pas tort, c'est bien au milieu de cela que se situe la vie. Comment organiser le reste, s'il n'y avait pas cela ? »

Cette intuition de la folie comme nomadisme de l'objet transitionnel qui s'étend est très explicatif du rôle maternel que nous remarquons dans presque chaque cas clinique d'enclavage, ou la mère n'est pas capable d'endurer la douleur de la différence entre les objets psychiques qu'elle transforme en objets matériels pour revenir à son point de départ. Il est drôle que l'objet soit imaginé par la mère de l'anorexique ou de la boulimique en tant que objet matériel nié, alors que la mère est en train de nier les objets psychiques.

On peut bien lire la dynamique en suivant Winnicott, mais il faut penser à l'objet psychique *Phallus* que Lacan pose, en tant que signifiant des signifiants, grâce à sa formalisation de la catégorie des objets empruntés par Mélanie Klein et par les « indépendants » anglais. Et tout ça fonctionne, après l'accouchement ! Mais il faut penser à la coexistence des plusieurs dimensions de l'inconscient, des plusieurs niveaux de temporalité, des plusieurs mi-réels e mi-irréels qui se mêlent avant la naissance.

La composition triadique mère-enfant-phallus ne suffit pas à intégrer le refoulement originaire que la grossesse rappelle du côté phylogénétique. Freud nous rappelle l'angoisse et Lacan dans son dixième séminaire, aussi : inhibition, symptôme et angoisse sont dans notre environnement ! La recherche de Tamara Landau nous donne une chance de reconnaître l'universalité de l'angoisse et une façon de partager l'angoisse de la solitude à travers la langue parlée.

Je vous donne deux petits exemples d'enclavage.

La mère de Valeria me téléphone pour un rendez-vous avec sa fille qui semble troublée par le deuil de la mort de son père, qui est décédé presque deux ans avant. Elle me dit que sa fille avait eu un période de difficulté alimentaire à 14 ans, mais maintenant elle paraît déprimée. Valeria a 20 ans lorsqu'elle vient chez moi et je suis frappé par sa silhouette, par sa beauté qui me rappelle la naissance de Venus de Botticelli. Elle est danseuse et elle se plaint de son professeur de danse qui ne la voit pas et qui est incapable de lui donner des conseils pour améliorer ses défauts. Je vois un petit tatouage avec les chiffres romains sur son pouce et quelque mois après elle me dira que c'est la date de la mort de son père. C'est un secret qu'elle avait partagé seulement avec son professeur de mathématiques qui était le seul à avoir compris qu'elle était anorexique.

J'ai remarqué que la date de la mort de son père était la même que celle de ma fête, et que, par hasard, je connaissais son professeur de mathématiques qui était un bon ami de mon

beau-frère. Donc, j'ai pensé que j'avais une certaine familiarité avec les hommes de sa famille comme si son désir d'avoir des relations avec le monde paternel avait accru mon contre-transfert. Ainsi, il y avait d'un côté, mon transfert paternel qui pouvait produire le synthome œdipien dans l'analyse et, de l'autre côté, le trou et le silence indicible de son anorexie qu'elle laissait paraître par des coupures avec des lames du cutter sur ses bras. Pour Valeria, la chose plus importante était la conscience d'être à la recherche de quelque chose sans savoir de quoi.

Tout était dans le vide : elle me disait que sa mère faisait toujours une sorte de *check-up* sur ses repas, sur l'expression du visage, l'humeur, etc. Après quelque mois nous avons pu parler de sa part maternelle que nous devons distinguer de sa mère réelle et Valeria reconnaît que son surmoi est un double de celui de sa mère et que son idéal ne retrouve pas des coïncidences avec son désir. Mais le désir n'est pas reconnu par sa mère.

Valeria commence à trouver un lieu de reconnaissance dans les séances analytiques, mais elle n'est pas capable de supporter, dit-elle, ni sa maison ni sa mère : elle avait comme une sensation d'être étrangère, totalement vide, que les autres regardent sans la voir.

Enfin, elle commence à penser d'où vient la loi de sa mère. Et voilà la grand-mère maternelle qui fait son apparition. Sa mère a la même loi que la grand-mère et Valeria a la sensation que c'est une loi du « supposé savoir » et du supposé devoir. Tout ce que sa mère disait c'était la vérité réelle ! Une réalité matérielle ! Et voilà que nous retrouvons l'arbre renversé.

L'exemple suivant est celui d'un jeune homme qui vient en analyse chez moi depuis deux ans, avec une fréquence de trois séances par semaine.

Au début il était très critique envers les Ψ –psychiatre, psychologue, psychothérapeute– et il ne savait rien de la psychanalyse. Il me disait qu'il était déprimé et qu'il avait une sorte de scission en deux parties : une partie rationnelle qui reconnaît son malaise et une partie malade que disait une autre

vérité, bien plus forte ! Quelque mois après le début de notre travail analytique, sa mère vient me voir, sans s'annoncer, et me donne une lettre en criant que son fils était violent et fou et qu'elle était sûre qu'il ne me disait pas la vérité. Je lui dis que Jean-Luc m'a parlé de sa violence et qu'il ne m'a pas dit des mensonges : « De toute façon, tout ce qui se passe entre moi et Jean-Luc est un secret. Par contre, si vous voulez, nous pouvons garder secret notre rencontre d'aujourd'hui, mais si vous vous sentez en danger vous pourrez me consulter par téléphone ».

C'est intéressant que le secret avec elle a été maintenu. Pas longtemps après Jean-Luc me parle de son jeu sexuel : il se provoque des érections en se regardant nu dans le miroir en touchant le miroir avec son pénis. Il veut savoir si ça veut dire qu'il est homosexuel. Le symptôme est très intéressant pour plusieurs raisons :

1. L'image dans le miroir est renforcée par un contact physique.
2. Il y a la recherche d'un autre qui est absent, ou qui est vide.
3. Il n'y a pas une personne réfléchie dans le miroir, mais simplement un redoublement de soi-même.
4. L'auto-érotisme est mis en rapport à une relation avec un identique, donc du même sexe, un sexe pour deux.

L'étape suivante a été la rencontre avec une jeune fille dont il ne comprenait pas le désir de jouissance car il avait peur de ne pas être capable de donner du plaisir ou de l'éprouver ni de pouvoir le recevoir de l'autre.

Ici, on peut bien comprendre la fusion mère-fils qui dénie l'existence d'un autre. Donc, en suivant le triangle lacanien « mère, enfant, phallus » on peut lire une dyade en fusion mère/enfant/phallus que Tamara retrouve dans l'enclave.

Tout l'entourage de ce jeune homme, aussi, donne une confirmation d'une liaison intergénérationnelle qui pose la loi de l'arbre renversé en tant qu'invariance. Et encore, on peut voir d'une côté la dévaluation ou la disparition de la figure du

père, de l'autre côté la stéréotypie de l'autorité paternelle ou le fonctionnement automatique des agissements du père qui est resté un fils enclavé lui-même.

Et voilà des exemples de forclusion des Noms-du-Père ou on pourrait dire que le remplacement du Nom-du-Père a été opéré par un « mythologème » (Karol Kereni) collectif produit par des mères sans maris ou compagnons qui se soient individués.

Notes

1. Daniel Bonetti, *Chemins d'écriture. Recueil d'articles de Daniel Bonetti*, Polimnia Digital Editions, Sacile, Italie, 2016.
2. Daniel Koren, *RSI, Lacaniana Les séminaires de Jacques Lacan*, Fayard, 2005.
3. Jacques Lacan, Séance du 10 décembre 1974 – Séminaire XXII R.S.I.
4. Daniel Koren, *ibid.*, pp. 338-339.
5. Jacques Lacan, Séance du 19 décembre 1956 – Séminaire IV La relation d'objet, p. 81.
6. Ignacio Matte Blanco, *The Unconscious as Infinite Sets: An Essay in Bi-logic*, Routledge, 1980.
7. Andrea Moro, *I confini di Babele. Il cervello e i misteri delle lingue impossibili*, Il Mulino, Bologna, 2015. Introduction par Noam Chomski.

Le concept d'enclave et Françoise Dolto

Bice Benvenuto

En lisant *Les Funambules de l'oubli* de Tamara Landau, j'ai été frappée par le fait qu'elle semble travailler dans la pratique analytique avec ce que Françoise Dolto avait déjà repéré en travaillant avec les bébés : c'est-à-dire que la chair, les sens, les perceptions à l'état fœtal sont la fondation refoulée de la vie psychique. Mais Tamara va poursuivre plus loin la voie ouverte par Dolto en explorant l'univers refoulé par la psychanalyse elle-même, d'une activité psychique primordiale.

Pour Dolto ainsi que pour Lacan, le nouveau-né est déjà marqué par une coexistence originaire *in utero* avec la mère, dont le placenta était source de nourriture et de plaisir. C'est la naissance qui vient briser la coexistence avec le corps de la mère que le nourrisson avait jusqu'alors perçu comme une partie de lui-même et qui inaugure le principe de séparation.

Donc pour Dolto comme pour Lacan, la toute première rencontre n'est pas avec le sein, ou n'importe quel objet ou personne, mais avec la perte d'une partie de soi-même. Quand le bébé en pleurant réclame la partie de soi perdue, un sein arrive en lieu de son manque. Le sein se donne de l'extérieur, comme un gant retourné, au lieu du placenta enveloppant, première source de nourriture et plaisir.

Tamara précise que déjà avant la naissance, le placenta, en satisfaisant le besoin de nourriture du fœtus, est aussi le premier objet érotique qui précède la naissance.

En travaillant avec des analysants boulimiques et anorexiques, Tamara Landau s'est rendue compte que leur transfert était placentaire et qu'il s'adressait à un autre primordial. Elle nous conduit à rebours vers des vicissitudes insoupçonnées de séparation et de chute, des jouissances et traumas primordiaux qui précèdent la naissance. La mère aussi est impliquée au niveau du corps et de son inconscient dans ces aventures. Son corps envoie des messages sensoriels, même à travers sa voix, qui font partis de leurs corps liés. Pendant la grossesse, il y a une topologie spécifique des corps liés qui ne sont pas un seul corps mais pas deux non plus : les deux corps sont déjà dans un processus de fusion et distinction. Cette topologie fluide de la préhistoire psychique peut gêner des collègues orthodoxes, mais n'est-ce pas le propre de la psychanalyse de remonter dans le passé qui était considéré comme préhistoire, pour le faire devenir histoire du sujet psychique ? N'était-ce pas en ce temps-là, un grand scandale que la découverte de l'œdipe des enfants par Freud ? Et même, plus tard, les fantasmes schizo-paranoïdes des nouveau-nés chez M. Klein ?

Si Lacan dit que nous sommes nés dans le langage, Dolto souligne que nous sommes nés aussi dans le discours de la chair et de ses sens. Le corps de l'enfant, bien qu'encore prématuré, n'est pas un objet, matière neutre ou morcelé, à être façonné par notre esprit. On est marqué par une relation intra-utérine avec le corps de la mère qui nous enveloppe, qui est en même temps source de notre plaisir et partie de nous-même, ce sur quoi se fonde notre narcissisme primordial et le sens d'exister. L'image inconsciente du corps du fœtus se compose alors de deux corps croisés, une image narcissique et relationnelle en même temps. C'est-à-dire, fondée sur un désir sensuel de vivre qui inclut l'autre. Donc le nouveau-né est déjà doté d'une cohésion et une façon de communiquer à travers des codes sensoriels échangés

avec la mère. Des messages sont échangés à travers l'odeur, le toucher, le regard, l'ouïe, et surtout la voix de la mère qui introduit le langage.

En fait, Dolto parlait aux enfants comme étant déjà sujets de langage. Le corps de l'enfant n'est pas morcelé puisque la cohésion de son corps s'est déjà achevée à travers la communication sensuelle et les mots de la mère et des autres qui l'entourent pendant la grossesse. L'image doltoïenne du corps n'appartient pas à un sujet autoréflexif mais à l'histoire inconsciente de notre relation libidinale avec les autres, un espace où le langage rencontre le Réel du corps. On peut déduire une homologie entre langage et codes sensuels dans la mesure où tous les deux préexistent et habitent le sujet, et produisent des connexions symboliques.

Depuis la conception, la vie veut vivre. Elle est fascinante mais dure, plongée dans les sens, spécialement l'odeur, ainsi que dans le sens ; la vie a son langage et sa logique, ses demandes et ses fragilités, et elle est même angoissée par la mort. Dans le livre de Tamara Landau, la mort n'est pas la destruction, l'agressivité (qui est au contraire instrument vital de défense) ou désir de faire du mal aux autres ou à soi-même. La pulsion de mort, selon Freud, n'est pas une force active qui veut annihiler l'objet, bien au contraire, c'est inertie, passivité, la renonciation à combattre pour vivre. Elle fonctionne plutôt comme une limite, une bride sur l'activité cohésive d'Éros, c'est la mortification du plaisir. Pour Dolto, elle est du côté du sommeil profond mais aussi de la jouissance extatique et d'un sentiment d'anéantissement par les mains de l'autre.

Il semble que les patientes boulimiques et anorexiques de Tamara expriment exactement ce mode d'être au monde, comme dominées par la pulsion de mort que le concept d'enclave représente. Cela se produit lorsque la mère qui refoule l'existence du fœtus comme séparée de la sienne, provoque un enclos qui ne permet pas au fœtus d'être en capacité de communiquer et développer son activité psychique à travers et avec elle. La

nouveauté dans la conception de Tamara Landau de la vie psychique intra-utérine n'est pas à propos d'un développement passif et purement biologique, mais à propos d'une intense activité psychique impliquant déjà des formes de séparation, chagrin et deuil. Mais la pulsion de mort peut rassembler des forces venant de la puissance du refoulement, c'est-à-dire d'un manque de reconnaissance de l'autre qui bloque la circulation de la libido, du plaisir en d'autres termes.

Dolto ne voit pas le travail de la pulsion de mort dans le cannibalisme du fœtus qui se nourrit avec le placenta maternel comme Mélanie Klein, mais bien au contraire, elle y voit un désir primaire de vivre. Un certain degré d'agressivité n'est pas une prérogative à la pulsion de mort, ceci est requis par la vie elle-même dans le but de subsister à toutes sortes de menaces réelles ou imaginaires au cours de notre existence. La pulsion de vie va au-delà du bon et du mauvais de la moralité humaine. La position éthique de Dolto est de rétablir les choses vers un désir de vivre et de se battre plutôt qu'une apparente paix, un docile renoncement, lequel est plus proche de la mort, d'une enclave solitaire en effet.

Sur le fil entre la vie et la mort de ces funambules, Tamara a choisi, après Dolto, de poursuivre sur la pulsion de vie et de l'accueillir du début de son développement primordial, avant et après la naissance. Mais cela ne veut pas dire que la vie est le bien en conflit avec la mort laide et mauvaise. La vie à laquelle Dolto se réfère est dure, souvent presque impossible à soutenir. Les pulsions de vie poussent à employer tous les instruments possibles de défense et d'attaque contre la mort, à la fois biologique et psychique, telles que les pulsions orales-cannibaliques d'autoconservation ou les pulsions meurtrières de survie.

Dans le cas des anorexiques et boulimiques, Tamara pense qu'elles ont renoncé à naître parce qu'elles n'ont pas été attendues, ni avant ni après l'accouchement. Organe éphémère du corps de la mère, leur vie n'est pas reconnue avant la naissance ni leur

subjectivité après. Leur existence est de l'ordre du trauma, dans le sens de ce qui n'est pas attendu. Il faut alors une deuxième naissance de l'enfant, après quoi il va pouvoir reconstruire une image inconsciente du corps séparé du placenta ou du corps même de la mère.

L'auteur nous indique que, dans ce transfert placentaire avec les analysants, il ne faut pas seulement donner l'écoute et le regard pour les faire exister, ce n'est pas assez, il faut les sentir, il faut exercer tous les sens, les moyens principaux de relation entre mère et fœtus. Pendant la grossesse, les sens, comme moyens de savoir entre la mère et l'enfant sont sensibilisés à un très haut degré. Il faut donc détecter l'odeur, les couleurs, les gestes de l'analysant pour savoir nous-même qu'elle existe, et accueillir aussi son désir d'être regardé et écouté avec attention. Il ne faut pas la laisser glisser dans le froid sidéral, dans sa légèreté insoutenable.

Ces femmes, dit Tamara, désirent être étoiles, visibles par toute la planète, mais pourtant il faut tomber, sortir du ciel et du cosmos entier qu'est l'intérieur du corps maternel pour le fœtus, une jouissance insouciant du temps et de l'espace. Tamara dit que naître c'est tomber dans le temps qui commence immédiatement à s'écouler, à presser, à changer la vie qui te réclame et dans laquelle on peut se perdre. Pour ne pas se perdre et ne pas perdre sa propre image et son poids, il faut un Autre qui le permet avec son regard et sa voix. On sort du monde intra-utérin, plein d'un savoir sensuel où les sens structurent l'image inconsciente du corps du fœtus et de la mère. En naissant, on perd les coordonnées des sens acquis pendant la vie intra-utérine et c'est alors que le regard et la voix des autres, des parents qui l'attendent, l'aident à s'inscrire dans le temps, à vivre dans ses limites et ses bords.

Mais à la fin du sixième mois quelque chose arrive, le corps du fœtus peut maintenant entendre les voix externes, du père bien-sûr, mais aussi la voix externe, plus seulement interne, de la mère et il se tait, ne bouge pas ou pas beaucoup. Moments

de silence très importants pendant lesquels se fait la première intégration symbolique. L'être qui n'est pas encore né est déjà présent puisqu'il peut entendre non seulement la voix mais aussi les messages que l'autre lui envoie, de reconnaissance ou de refus. Entre-temps, le fœtus peut élaborer ce qu'il est pour les autres qui sont au dehors. S'il y a une logique au dehors, au-delà de la logique de la chair, celle-ci est une phase de préparation à la naissance, un temps méditatif pourrait-on dire, si les choses se passent assez bien. Mais cet intervalle qui précède la naissance peut être dangereusement traumatique pour le fœtus, futur boulimique ou anorexique. C'est pour lui plutôt le temps de l'oubli de son existence : la vie au-dehors, avant tout de la mère, ne l'appelle pas, personne ne répond à son existence. Il faut se nourrir et produire plus de liquide amniotique et de méconium pour se sentir plein et pouvoir survivre. Les boulimiques restent fixées à ce rapport de dépendance à la nourriture comme l'objet d'attachement originaire à la vie, même plus qu'à la nourriture comme telle.

Alice, une petite fille de deux et demi, vient à la Maison verte avec sa maman récemment installée pour la première fois à Londres. Elles paraissent ne faire qu'un car la mère mène leurs activités et range chaque jouet ou bout de papier immédiatement après usage. Alice, qui ne porte que de longues robes qui l'empêchent de bouger librement, est malentendante du fait d'une récurrente infection de l'oreille, ce qui cause une anxiété importante chez sa mère. Une fois, elles étaient en train de jouer sur le matelas réservé aux bébés et Alice regardait un groupe d'enfants qui grimpait sur un petit escalier, montrant une réjouissance certaine quand ils atteignaient le sommet. Alice ne put résister : elle se leva et se dirigea vers l'escalier, mais elle fut stoppée par une autre petite fille qui lui donna un câlin et ne la laissait pas partir. Sa mère lui cria plusieurs fois « Fais lui un câlin ». Alice était paralysée, ne voulant pas en retour donner un câlin à l'autre l'enfant. Un accueillant de la Maison verte demanda doucement depuis une certaine distance : « Peut-être

étais-tu sur le point de faire autre chose, Alice, plutôt que de faire un câlin à Jeanne ? » Ces mots vinrent rompre le sort : au même moment, la mère arrêta de crier, Jeanne desserra son étreinte et Alice se fraya un chemin pour atteindre le sommet de l'escalier, triomphalement.

Elle l'a fait ! Elle s'était emparée de son propre corps pour l'ériger en haut du podium au lieu de rester paralysée par sa robe terriblement longue, par l'étreinte étouffante de Jeanne et par les mots figeant de sa mère. Alice n'a pas cédé à la sourde inertie que sa mère semble requérir. Alice a pu réacquérir son manque d'audition grâce à la douce énonciation des mots d'un autre qui en adressant sa capacité potentielle à bouger et choisir, a ouvert un nouveau champ sonore pour les oreilles d'Alice. En fait, langage et codes sensoriels sont souvent destinés à ne pas s'aligner, hormis dans certains moments privilégiés que Lacan nomme points de capiton. Je pense que dans ce cas, Alice a expérimenté un de ces points cruciaux où les mots d'un autre se sont alignés avec son sens auditif.

Quelque temps après, j'ai appris par la mère qu'Alice n'avait pas développé le goût et le toucher. Par conséquent, elle pouvait difficilement manger et ne touchait personne. Elle n'avait pas développé de relation primaire au monde à travers les sens. La mère littéralement l'enveloppait comme le représente le graphique d'un Tore, c'est-à-dire, un territoire clos à l'intérieur d'un autre, sans issue possible. Dolto aimait l'idée d'avoir un miroir placé en haut d'une petite échelle à la Maison Verte pour que les enfants puissent admirer leur triomphe d'avoir grimpé jusqu'en haut. Cependant, l'expérience du miroir n'est pas toujours heureuse car les enfants sont confrontés à une image scopique qui ne reflète pas leur propre image inconsciente. Aussi, selon la théorie lacanienne, il y a deux sortes de corps : un corps visible, c'est l'image déformée du corps en deux dimensions que l'on voit dans le miroir et à laquelle on s'identifie ; et le corps invisible, fait des parties sensorielles du corps qui sont exclues par l'image du miroir narcissique. Pour Dolto, ce qui est

refoulé à ce moment c'est le narcissisme archaïque de l'image inconsciente du corps. Dans le cas d'Alice, il n'y avait pas de miroir en haut des escaliers. Sa jubilation n'est pas atteinte du fait d'une expérience réflexive visuelle mais d'avoir monté avec succès la cohésion inconsciente de son corps comme séparé de celui de sa mère et reflété dans le regard de l'autre. Son enclave qui l'a privée de ses propres sens, l'ouïe, le toucher et le goût, ne pouvait qu'éclater grâce à l'effet socialisant que la Maison Verte est sensée produire. La semaine suivante, j'ai à peine pu reconnaître Alice qui avait ses cheveux coupés court et portait un jean moulant avec des baskets ! Elle passa toute la session à la Maison Verte jouant avec le miroir, admirant extatiquement cette nouvelle image d'elle-même. Avant de pouvoir acquérir une image du corps, Alice avait eu besoin de mots qu'elle pouvait entendre et qui pouvaient offrir de nouveaux éléments et réorganiser une image du corps qui d'une enclave fœtale archaïque avait dégénéré plus tard vers un nœud à boucle, le leurre séduisant d'un enclos mère/enfant.

Pour Dolto, une relation exclusive à deux corps est une fixation à la plus archaïque image, liée à la survie primaire tels que respirer et suçoter, ce qui résiste au changement. Mais très tôt le bébé, alors qu'il est absorbé à téter le sein de sa mère va tourner sa tête pour répondre aux sourires des autres personnes. Cela montre que le bébé obtient du plaisir venant des autres au-delà du besoin de nourriture, au-delà d'exister dans un pur état érotique de n'être qu'avec la mère seulement. Cet état, selon Heidegger, est très proche du monde pauvre des animaux tels que les tiques absorbées par le suçage du sang. La dynamique du désir est alors reflétée dans une image plus riche, changeante, qui ouvre sur un plaisir partagé avec les autres qui vont ajouter du sens à ces échanges. Ce détournement de la tête de la mère pour prêter une oreille à d'autres stimuli est ce dont nous sommes témoins avec Alice.

Les mots de l'accueillant de la Maison Verte ont fait appel à son désir d'exister au-delà de l'espace sourd de la mère, lequel

tenait Alice étroitement dans une image archaïque statique de son corps qui ne pouvait à peine bouger et entendre les sons les plus éloignés. La Maison Verte a fonctionné pour elle comme un champ acoustique où sa propre image a acquis ses oreilles manquantes et pu narcissiquement triompher en haut du podium.

Enclave et importance de la perception auditive durant le développement de l'enfant en époque prénatale et néonatale

Gianluca Caldana

La fonction auditive de l'être humain présente deux phases de développement qui sont complémentaires entre elles et essentielles à la formation des composants biologiques et psychologiques qui caractérisent notre espèce. La première est phylogénétique, elle concerne la présence d'un appareil physiologique commun à toute la race humaine formée pendant le cours de son évolution. La deuxième est ontogénétique, spécifique pour chaque individu, constituée par les composantes héréditaires et par les impressions reçues du milieu en époque pré et post natale. Du point de vue phylogénétique, l'ouïe s'est développée surtout comme un organe destiné à l'orientation, mais aussi pour percevoir et répondre à des situations de péril. Dès le commencement, il est donc permis de mettre en évidence des éléments d'émotion selon la caractéristique de défense et les consécutives réactions de combat ou de fuite. L'ouïe, contrairement aux autres sens, ne peut pas être bloquée : elle reste toujours active, même pendant le sommeil.

Sur la base des processus évolutifs primordiaux, l'appareil auditif s'est organisé en vue de la survie, en décelant les phénomènes acoustiques (fréquence et volume) qui

proviennent des sources naturelles. Le système auditif entre en communication soit avec le système nerveux en son entier soit avec l'endocrinien et, dans une mesure réduite, il s'entrelace avec le système visuel. La liaison se déroule d'une façon directe entre le mécanisme auditif et l'écorce cérébrale et d'une façon indirecte avec le système réticulaire de l'hypothalamus, lui aussi connexe avec le système limbique, le système nerveux périphérique et l'endocrinien. Il est bon de rappeler, même pour ce que nous allons expliquer plus tard, les nombreuses connexions de l'oreille avec les aires cérébrales préposées aux fonctions physiologiques fondamentales, émotionnelles et comportementales de notre corps. D'autres connexions se rapportent aux aires qui exercent des tâches supérieures, concernant le sens de présence, la pensée, l'intelligence et les habiletés motrices. Pendant la grossesse, la phase de développement phylogénétique s'entrelace avec la phase ontogénétique, c'est dire l'influence que les gènes héréditaires et les stimulations environnementales exercent sur le développement psycho-physiologique de l'individu. Cette phase d'évolution est déterminée par les expériences affective-émotives précoces où le son sera associé à des signifiés de plus en plus symboliques. L'ouïe ne sera plus seulement un organe animal primitif, indispensable pour s'orienter et apercevoir le péril, il aura acquis une sensibilité sensorielle, affective et émotive unique dans sa nature, parce que formée à travers des stimulations affectives. Il sera ainsi devenu l'ouïe humaine en étroite corrélation avec les aires de notre cerveau (système limbique) qui contrôlent les aspects émotifs de notre vie de relation.

Dans le développement prénatal, à partir des stades les plus précoces de la gestation, on enregistre dans le fœtus des mouvements rythmiques généralisés et partiels, des hoquets, des mouvements de déglutition et respiratoires qui deviennent de plus en plus évidents à partir de la 12^e ou 13^e semaine, période dans laquelle la cochlée arrive à sa complète formation et à laquelle on peut faire remonter le début de la

fonction auditive. Ces mouvements sont l'expression d'une activité en réaction à diverses stimulations, ainsi que d'une activité d'origine automatique. Ils semblent correspondre à un apprentissage sensorimoteur et au développement de plusieurs compétences cérébrales. La maturation cérébrale concerne premièrement le tronc encéphalique : le tronc contient les neurones phylogénétiquement les plus anciens, qui contrôlent les fonctions végétatives et sensorimotrices indispensables à la survie du fœtus, et qui participent à la genèse des liaisons synaptiques avec d'autres structures cérébrales. En plus, elles permettent de développer des fonctions complémentaires à la base de l'organisation des cycles repos-activité.

Dans les phases les plus tardives de la gestation, les mouvements du fœtus, sa position, revêtent des aspects complémentaires complexes, ils présentent aussi une spécificité telle qu'ils offrent des indications sur ce qui sera la conduite du nouveau-né. Ses mouvements ne seront plus seulement des reflets automatiques et attribuables à l'encéphale, mais aussi à d'autres aires différentes du cerveau.

La partie sensorielle du fœtus est fondamentale pour son développement normal : il lui parvient de la femme enceinte une variété de stimulations rythmiques de nature différente qui dérivent de ses systèmes respiratoire, cardiovasculaire et gastroentérique. Ces rythmes sonores se répandent dans le corps maternel à travers la colonne vertébrale qui agit comme une caisse de résonance.

Mais la stimulation la plus importante de la mère, qui sera confirmée dans la communication post-natale, c'est sa voix, son ton spécifique, son timbre, son volume, sa musicalité. Elle constitue une limitation fondamentale, une manière d'enveloppe verbale, et elle véhicule les affections et les émotions relatives à la préparation des compétences communicatives pendant l'époque néonatale.

L'oreille a une forme qui ressemble particulièrement à celle de l'embryon comme s'il y avait un fil subtil qui lie l'origine de

la vie au monde des sons. Mais comment se développe l'ouïe pendant la vie prénatale ? Pendant les premières semaines, il n'existe pas encore un système auditif : le petit enfant aperçoit les sons à travers le corps, sous forme de vibrations (ondes sonores). La perception d'une stimulation tactile ainsi comme d'une stimulation sonore «se déplace» à travers les voies nerveuses qui ne sont pas encore différenciées. La musicalité vocale produit des syntopies qui sont le prélude des futures syntopies affectives et elle permet, à travers les alternances de silence et de son, de développer dans le fœtus une précoce tolérance et confiance vers les expériences de séparation et de manque qu'il rencontrera inévitablement dans sa vie néonatale et postnatale. Ce sont des expériences de fondement de la structure psychique de la personnalité future. En plus, le son de la voix maternelle représente une continuité dans la discontinuité, créée dans le passage du fœtus du milieu intra-utérin au milieu extérieur. À la naissance, la voix de la mère apparaîtra au petit enfant comme le premier et merveilleux instrument à l'extérieur de soi, capable de produire des sons et de donner la continuité à la précédente expérience rythmique. La voix maternelle apprise dans l'utérus et mémorisée réussit à influencer le taux de succion du nouveau-né par rapport aux autres voix.

Voyons les étapes fondamentales de ce processus :

- **3^e semaine** : l'oreille commence à se former ;
- **6^e semaine** : la cochlée, organe auditif intérieur qui transforme les vibrations en des impulsions nerveuses, commence à se préparer à la forme de spirale ;
- **8^e semaine** : la cochlée s'est formée ; l'oreille moyenne commence à se préciser ;
- **11^e semaine** : membrane et tympan se définissent ;
- **21^e semaine** : la cochlée commence à se relier à l'écorce cérébrale ;
- **24^e semaine** : le petit enfant commence à entendre à travers l'oreille : on enregistre une première activité cérébrale.

À travers le liquide amniotique le petit enfant assimile de 40 à 45 % du son : surtout les basses fréquences, à 100-500 Hertz (unité de mesure de la fréquence d'un son, c'est-à-dire la hauteur). Parmi les sons perçus, le battement du cœur de la mère se distingue, il est à peu près de 70 décibels (unité de mesure de l'intensité d'un son, c'est-à-dire le volume). 70 décibels c'est le niveau de volume avec lequel nous percevons normalement le bruit de la circulation de voitures en ville par la fenêtre.

Dans les années 80 et 90, il m'est arrivé plusieurs fois d'assister à l'exhibition d'un groupe de percussionnistes japonais appelé Kodò. L'idéogramme Kodò signifie à la lettre : le battement du cœur maternel entendu par le fœtus. Le nom est onomatopéique et si on le prononce en suivant le rythme, il reproduit le son du battement cardiaque.

Winnicott dans « Jeu et réalité » (« *Gioco e realtà* »), 1971, avec une intuition qui anticipe la découverte des neurones miroir, il parle du son de la voix de la mère que l'enfant expérimente comme un miroir de son état émotionnel intérieur. D'autres éléments fondamentaux de l'interaction sens – moteur maternelle fœtal sont la constance et le rythme qui caractérisent les fonctions de limitation du fœtus à partir déjà de la 20^e-24^e semaine de gestation. En effet, dans cette période le fœtus répond aux stimulations tactiles, de kinesthésie, thermiques, douloureuses, auditives, gustatives et peut-être même lumineuses.

Plus tard la sensorialité fœtale sera la base des expériences avec un contenu sensoriel : elles participeront aux organisations des fonctions corticales plus complexes et elles donneront la vie à des proto-représentations qui concernent les expériences sensorimotrices vécues par le fœtus. À partir de la 28^e semaine, à travers les aires somatiques-sensorielles, les informations rejoignent l'amygdale la fonction de laquelle est de leur attribuer un caractère émotionnel. L'émotion sera donc la première expérience que le fœtus pourra avoir et mémoriser.

La grande quantité de sommeil actif dans le fœtus (une modalité pré-REM), à partir de cette phase, fait penser que

des transformations significatives se produisent au niveau de la synapse, permettant des maturations psychiques plus évoluées qui mettront le futur nouveau-né dans la condition de faire face à ses relations primaires, dans de meilleures conditions pour sa rencontre avec le monde extra-utérin. Dans le langage spécifique et technique, ce que nous avons dit jusque-là fait supposer que des structures de nature psychopathologique, comme les psychoses, les dérangements borderline de personnalité, les dépressions à base psychotique, trouvent leur origine dans un traumatisme précoce qui atteint le développement. Même la fréquence des maladies psychosomatiques pourrait être attribuée à une gestation traumatique. Les chercheurs qui restent sceptiques devant ce constat ne prennent pas en compte la capacité du fœtus de mémoriser ses premières expériences. Des traumatismes précoces néonataux et mémorisés peuvent résulter des situations traumatiques suivantes : quand les capacités de limitation et de « rêverie » maternelle se montrent insuffisantes ou manquantes, en particulier dans le cas où la mère est déprimée et incapable de véhiculer le sentiment d'être complètement vif au nouveau-né.

Des recherches expérimentales récentes ont montré comment, après la naissance, les intonations de la voix maternelle adressée à son enfant, même pendant le sommeil, sont capables d'influencer l'activité neuronale de la région orbitale frontale droite à travers l'augmentation de l'afflux du sang. Il s'agit donc d'une confirmation déterminante de ce qui était déjà connu sur la mémoire auditive fœtale et sur la compétence de la perception auditive néonatale. Seulement le prétendu « *motherese* » peut activer le flux dans cette partie cérébrale, reliée au développement de l'intelligence émotionnelle. On sait que les mères déprimées ne sont pas capables d'utiliser « le *motherese* » et que leurs enfants ont un plus haut risque de dépression ou d'autres problèmes de développement. Ce émerveille ceux qui écoutent une mère parler avec son petit enfant de quelques mois de vie, c'est plutôt la façon de parler,

pas ce qu'elle dit. Le « *motherese* » est un langage puéril avec la simplification de la syntaxe, la brièveté de l'articulation vocale, caractérisée par une intonation exagérée par un ton plus haut, beaucoup de changements rapides du ton comme dans le glissement musical, l'usage de sons dénués de sens et d'autres modifications phonétiques qu'on peut comparer dans toutes les langues. La prédominance dans la période néonatale de l'hémisphère droit est une caractéristique neurophysiologique qui se trouve capable de justifier la conduite et le type de « pensée émotionnelle » et irrationnelle de cette période de vie ; ce qu'on pourrait relier aussi au type de « mémoire évocatoire » du nouveau-né (décrite par Piaget), complètement différente de la mémoire qui se développe après les deux ans (maturation de l'amygdale) et étroitement reliée à la pensée abstraite et au langage. Une mémoire qu'on ne doit pas considérer exclusive pour la perception auditive, parce que le fœtus et le nouveau-né, ne réussissant pas à catégoriser et à rationaliser les sensations, possède probablement une perception holistique, dans laquelle le son, le toucher, l'odorat, le goût (et dans une moindre partie, la vue aussi) se fondent. Les résultats des recherches nous donnent à imaginer que lorsqu'un nouveau-né reconnaît la voix maternelle, il retourne aux perceptions utérines. L'intonation de la voix maternelle lui donne un contenant, comme si elle le tenait dans ses bras avec la musicalité de ses mots, et le berçait avec le rythme des sons hauts et bas, les pauses, la lenteur du dialogue. Le « *motherese* », ainsi que Stern le synthétise, est un monologue qui construit un lien affectif et, dans sa lenteur, il donne à l'enfant la possibilité de l'élaborer et de le rendre personnel.

Depuis vingt ans, je m'intéresse au rapport mère-fœtus et à son implication dans le devenir de l'enfant. Vous avez pu remarquer la proximité de nombreuses hypothèses émises avec le discours de Tamara Landau autour de l'enclave : d'une part, l'idée qu'il y aurait, dans les relations mère-fœtus, des événements traumatiques qui peuvent être à l'origine de

pathologies psychiques et somatiques de l'enfant. D'autre part, l'importance de la mémoire fœtale pour que se construise le sentiment d'être vivant, en particulier à travers l'audition et la voix de la mère dès le début de la vie intra-utérine.

Enclave et identification projective à la lumière de Bion

Caroline Gillier

«Je pense que nous avons avantage à considérer que le symptôme observé ne sera pas compris tant qu'il est supposé ne se développer qu'après la naissance de l'enfant» nous dit Bion dans une de ses discussions à Los Angeles en 1976... Il est utile de prendre en compte la peur subthalamique en signifiant par-là toutes ces émotions qui n'ont pas affleuré au point de pouvoir être dites conceptualisées conscientes ou verbalisables... les embryologistes ont leur propre conception de ces objets extraordinaires que sont les cavités auditives ou optiques qui deviennent finalement des oreilles et des yeux. Si une pression sur votre globe oculaire peut vous faire penser que vous voyez des lumières, pourquoi cette pression ne créerait pas un effet similaire sur un fœtus qui vit dans un environnement aqueux.»

Et il continue : «je me demande quand les psychiatres et les psychanalystes rattraperont le fœtus ! quand seront-ils capables d'écouter et de voir ces choses... L'enfant obéissant accepte le peu de cas qu'on fait de ce qu'il avait pressenti ; la chose est réprimée puis revient... tant qu'elle n'est pas suffisamment dramatique, elle ne se fait pas remarquer ; en grandissant, le mode d'agir de la personne s'infiltré jusque dans sa pensée conceptuelle, et, à la fin quelqu'un déclare : «cette personne hallucine, elle délire» or il est possible que ce soit là la survivance

d'une certaine capacité à voir et à entendre des choses, capacité que l'adulte va considérer comme folle ou névrotique. »¹

Voilà campée en guise d'introduction un point de vue de Bion qui m'avait beaucoup interpellée peu avant que je rencontre Tamara Landau et ses recherches sur l'enfant enclavé.

Bion est né en Inde en 1897, il quitte à huit ans terre natale et famille pour vivre la vie de pensionnaire dans un collège anglais.

À 18 ans, commandant de char dans les Flandres, il vécut une expérience cauchemardesque dont il apprit la fragilité de l'humain et l'empire de la destructivité.

Il a été l'analysant de Rickham puis de Mélanie Klein.

Parti à Los Angeles en 1969. Il rentre en Angleterre en 1979 et mourut d'une leucémie foudroyante.

Il fut, entre autres, l'analyste de Beckett –1937– et de France Tustin.

L'expérience de la guerre est au cœur de sa vie. Dans une partie de lui, il ne se sentait pas exister. Il était habité par l'horreur et s'est toute sa vie posé la question de ce qui peut rendre la réalité supportable. Il ne s'agit pas de supporter la réalité mais de la rendre supportable.

Avoir à penser ce qui nous arrive, naître à la vie de l'esprit est une expérience émotionnelle qui caractérise le vivant humain. C'est un *changement catastrophique* qui peut toujours nous persécuter².

Où ça commence ? Quand ça commence ? Il émet l'hypothèse que les premiers ressentis commencent à un stade très reculé quand la relation entre le plasma germinal et l'environnement se met à fonctionner. Cela laisse une trace et il n'y a aucune raison de penser que le fœtus n'éprouve rien³. Les premières pressions ressenties deviendront un jour des sensations, des émotions...

Armé de deux piliers qui fonctionnent pour lui comme deux bons objets internes, il explore des questions restées inexplorées, des phénomènes restés inaperçus.

Le premier pilier c'est la théorie de Mélanie Klein de l'Identification Projective et du clivage destructif. Théorie pour lui révolutionnaire et troublante.

C'était un homme très érudit et il ne lui a pas échappé que celle-ci –la notion d'Identification Projective– est contemporaine des découvertes scientifiques autour de la physique quantique : un monde dans lequel nous vivons qui ne répond pas aux mêmes règles que celles où la pensée est venue se loger entre l'impulsion et l'action⁴.

Le deuxième pilier c'est le Freud du texte de 1911 sur les deux principes du mode de Fonctionnement Psychique et la question de la Conscience comme organe des sens qui permet de percevoir les qualités psychiques⁵.

Armé donc de ces deux piliers, et avec sa question de ce qui rend la réalité supportable il remodélise les concepts psychanalytiques autour :

DE LA PERSONNALITÉ ET DE SES FONCTIONS, FACTEURS ET ÉLÉMENTS

La personnalité n'est pas vraiment un concept psychanalytique. Il parle de ses parties psychotique et non psychotique chez chacun. Les fonctions, facteurs et éléments qui organisent chacune de ces parties ne sont pas les mêmes. Si l'analogie avec le langage mathématique est évidente⁶, le contexte de son élaboration lors des controverses psychanalytiques qui faisaient rage à Londres entre Mélanie Klein et Anna Freud ne l'est pas moins. Il cherchait les PPCD, les plus petits communs dénominateurs nécessaires à l'observation psychanalytique.

Pour lui, *l'identification projective* est aux sources du penser et la pensée se source dans le préverbal, dans la sensorialité.

C'est un mécanisme inconscient de se débarrasser...

Ça vous rappelle des choses connues : ça je ne l'aime pas, je le mets dehors mais ce n'est pas que ça parce que dans ce mécanisme primitif la partie de la personnalité qui était en train de prendre conscience est elle aussi évacuée –c'est ça le clivage

destructif— dans ce processus qui cherche l'évacuation de cet insupportable. Le clivage a attaqué l'appareil perceptif...

Il y a donc deux solutions face à la frustration :

L'évacuer et avec elle l'embryon d'appareil perceptif.

La penser avec l'aide d'un autre.

Aux sources de l'expérience, il y a cette expérience⁷source dont le destin dépendra de la manière dont elle aura pu être transformée⁸ à l'aide de *La rêverie maternelle* qui initie la fonction de penser en transformant l'excès (l'excès de jouissance dirait on en lacanie ?) pour le rendre supportable. C'est elle qui fait du mécanisme d'Identification Projective un premier mode relationnel.

Mais si l'esprit de la mère n'est pas ouvert à recevoir cette moisson, il y aura hypertrophie de ce mécanisme laissant dans des terreurs sans nom — *nameless dread*.

Comment ne pas penser à la modélisation faite par Tamara Landau des vécus psychiques associés ou non pour la mère aux transformations physiologiques des temps de la grossesse.

Il y aura eu une évacuation mais « un reste demeure qui a un pouvoir comparable à celui de la blessure qui s'infecte. Il n'a jamais été conscient ou inconscient. Il faudrait un autre mot pour désigner ces *éléments* qui dans la psyché n'ont à aucun moment été conscients ce qui signifie qu'ils n'ont jamais été inconscients non plus »... Pour lui ce sont des *pensées sans penseur* qui doivent être accueillies dans l'esprit de l'analyste aussi stupides, étonnantes, déconcertantes soient elles.

Pour évoquer cette situation il parle des personnages de Pirandello en quête d'auteur mais d'une façon encore plus fragmenté⁹.

Pour accueillir ces pensées l'analyste doit essayer d'être *sans mémoire et sans désir* pour capter ces survivances. Ce qui n'a pu être pensé doit d'abord être accueilli, *contenu* dans la tête d'un autre. Pas sous la forme de théories mais de tous ces éléments non organisés.

« Le patient dépend de la sensibilité de l'analyste aux vagues signaux qu'il est incapable d'amplifier mais en devenant des récepteurs nous prenons un grand risque. »¹⁰

Nous revenons là à la question du changement catastrophique vécu de façon différentes par les deux membres du couple analytique.

Toujours dans son souci de modéliser la personnalité avec ses éléments, facteurs et fonction, il évoque les *éléments alpha* et *beta* et la *barrière de contact*

Les éléments Beta ce sont des afflux toxiques d'excitations, d'impressions sensorielles non mentalisées. Ces éléments peuvent s'agglomérer, s'accumuler mais ils ne peuvent se lier¹¹.

Ce sont ces éléments qui seront transformés par la rêverie d'abord d'un autre pour pouvoir en garder quelque chose à l'intérieur, sous la forme d'éléments alpha, contrepartie mentale de la réception de stimuli rendus digestes à la vie psychique.

C'est proche des images sensorielles qui vont s'organiser. Ces éléments forment un premier tissu, un premier tissage d'une membrane perméable qui va permettre d'établir une première différenciation. Il l'appelle barrière de contact à la suite de Freud parlant de la synapse. C'est cette barrière qui rend possible le processus du rêve qui, pour Bion, est continu comme la respiration. Le rêve permet la respiration psychique.

Pour Bion ce n'est pas l'inconscient qui permet le rêve mais le rêve qui permet l'inconscient.

Comme les pensées qui nécessitent un appareil pour les penser, les éléments alpha s'organisent en appareil à rêver pour produire les images du rêve.

« J'arrivais parfois à mieux visualiser la situation : le patient était un fœtus auquel étaient communiquées les émotions de la mère, mais le ressort ou la source de ces émotions lui demeuraient inconnus. » il ne pouvait faire de lien. Bion ressentait qu'il contenait des fonctions de la personnalité du patient, qu'il était sa conscience et que le patient avait une fonction alpha défectueuse.¹²

Pour lui il n'y a pas que deux principes mais une fonction qui traite en permanence la coexistence des deux principes, ils se chevauchent par cette frontière lieu de partage fluide faits d'éléments alpha. Membrane qui à la fois limite et relie par rapport à l'infini.

Bion cite souvent Pascal pour parler d'un monde infini, sans contenance : « le silence de ces espaces infinis m'effraie. »

Encore une petite idée pour entrer dans cette pensée qui peut déconcerter. Dès ses premiers travaux sur les petits groupes, et avant son élaboration sur la *croissance psychique*, il avait délimité ces deux niveaux de fonctionnement en différenciant hypothèses de base et proto-mental et fonctionnement psychique secondarisé.

Les hypothèses de base sont la cristallisation automatique des premières émotions, où il ne s'agit que d'attaquer, fuir, parasiter ou attendre un sauveur. Il parle là du fonctionnement grégaire chez tous.

Ce qui m'a paru le plus proche dans la littérature de cette notion c'est l'œuvre de Nathalie Sarraute et ses fameux *tropismes* si proches des premières sensations.

Le proto-mental c'est une première *matrice* où tout reste mélangé, indifférencié. Matrice qui reçoit :

- les débris des expériences naissantes y compris *prénatales* qu'il appela les *objets bizarres*,
- les représentations de choses, le concret,
- les survivances d'autres règnes (minéral, végétal, animal, aquatique)

Ce premier niveau, cette organisation est toujours agissante, nécessairement agissante car elle participe au flux de l'existence dont l'aventure humaine est une *forme* qui se détache.

Une des spécificités de ce mode de fonctionnement est que les décharges peuvent se faire dans le corps ou dans le psychisme. Bion parle des chemins psycho-somatique ou somato-psychotique..

« Parfois la personnalité prémature continue sa vie dans une proximité inquiétante avec son locataire post-mature dans le

même soma physique. Parfois le partenaire psycho-somatique fait preuve de qualités émotionnelles, parfois son partenaire *soma-psychotique* exige prise en compte et reconnaissance de ses dons physiques et psychotiques. Je décris la situation en termes naïvement imagés. Il existe d'autres descriptions mais la plupart ont été imprégnées de connotations péjoratives¹³ et il les énumère : hypocondriaque, fou, malade mental, difficile, usant...

Il précise aussi que ce niveau n'appartient pas à l'individu mais au groupe. Il parle de maladies de groupe. Le devenir de la partie clivée dans l'Identification projective tout comme l'*enclave* de Tamara Landau répondent de ce niveau.

Voilà en quelques mots forcément trop compacts ce qui m'a semblé l'essentiel à vous dire pour nourrir notre discussion.

Avec ces deux piliers de Freud et de Mélanie Klein et à une bonne distance des deux il n'a pas cherché à rajouter une théorie : « elles se périment si vite » mais à outiller la psychanalyse pour le temps actuel l'ouvrant à des questions restées mystérieuses ou inaperçues. Nous étudions l'inconnu nous rappelle-t-il souvent. Et l'inconnu à connaître pour notre travail d'aujourd'hui c'est l'enfant enclavé qui cherche à naître.

Notes

1. R.W. Bion, *Le Mémoire du temps à venir*, Larmor-Plage, éditions du Hublot, 2010, p. 12.
2. R.W. Bion, *Transformations*, Paris, PUF, 1982, p. 14
3. R.W. Bion, *La Preuve*, Paris, éditions d'Ithaque, 2007, p. 27
4. R.W. Bion, *Entretiens psychanalytiques*, Paris, Gallimard, 1980, p. 105 :
Trous noirs et identification projective apparaissent au même moment de l'histoire... » Écouter les parasites, les interférences, les déchets, ce que le patient écoute...chercher les interférences psychanalytiques pour avancer dans le domaine dit de la psychose. »
5. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1973, p. 522
6. Bion utilise des analogies pour donner des images verbales, pour pouvoir parler d'autres choses à propos desquelles il n'y a pas la même évidence pour parler du *lien*.
7. Titre du deuxième de ses écrits théoriques.
8. R.W. Bion, *Transformations*, Paris, PUF, titre du quatrième livre théorique.
9. R.W. Bion, *Bion à New York et à Sao Paulo*, Paris, éditions d'Ithaque, p. 91
10. *Idem*, p. 110
11. Par exemple, il parle de coup de pied fœtal comme élément bêta.
12. R.W. Bion, *Aux Sources de l'expérience*, Paris, PUF, p. 37
13. R.W. Bion, *Le mémoire du temps à venir*, Larmor-Plage, éditions du Hublot, 2010, p. 500

Enclave en soi, enclave transmise : un exemple de travail avec les parents

François Lamour

La notion d'enclave, développée par Tamara Landau¹, peut nous apporter des outils pour une écoute analytique spécifique et être ainsi complémentaire de concepts développés précédemment et s'en rapprochant comme, par exemple, ceux de crypte et d'unité duelle de Torok et Abraham².

Dans le champ de l'enclave, nous nous intéressons aux étapes de développement et aux vécus qui y sont reliés dès la conception de l'enfant. Dans ce cadre nous partons du postulat d'un déroulement systématiquement traumatique du processus de transmission du vivant dans la mesure où il est immanquablement jalonné de ruptures et de discontinuités dans des périodes d'extrême dépendance. De ce fait, différentes pertes de contact sont à élaborer pour les parents, au cours de l'évolution de la relation avec l'enfant et ce, dès la vie foetale. Pour que ces pertes puissent s'inscrire comme premiers temps d'existence personnelle de l'enfant (ce qui est résumable par une phrase comme «j'ai survécu malgré une coupure relationnelle essentielle, donc je commence à exister par moi-même») il est nécessaire qu'elles soient perçues par les parents et qu'ils puissent donc les reconnaître et les symboliser ; or elles sont potentiellement impensables et seront donc niées si elles ravivent des problématiques transmises familialement (cryptes)

ou des traumatismes liés à des deuils, abandons ou situations de violence extrêmes vécues réellement par le ou les parents au cours de leur existence et pas suffisamment élaborées et inscrits par eux.

La problématique très spécifique de psychisation ou non-psychisation des vécus de perte au cours du développement dans le lien interne puis externe fusionnels est une spécificité de la problématique d'enclave. Si les pertes et l'angoisse qui se rapporte à ces pertes ne peuvent pas être « pensées » « senties » pour être dépassées, l'enclave, que nous postulons universelle, devient pathologique car enfermante durablement. Elle s'exprime alors par un certain nombre de symptômes qui signent l'impossibilité pour l'enfant de se saisir de lui-même, coincé dans l'enclave dans laquelle il ne peut se raccorder à ses propres perceptions.

Dans la cure, le fait de nommer et de questionner la désobjectivation dans les récits ou actings des patients est essentiel pour les aider à faire préexister un début de rapport réel à eux-mêmes. Les interventions de l'analyste pour aider la prise de conscience des zones d'apparition possible sont nécessaires. Elles sont opérantes dans la clinique avec les enfants et d'une manière très intéressante lorsqu'il est possible de travailler en profondeur avec des parents comme c'est le cas dans la situation clinique que je vais vous présenter.

Il s'agit d'un travail de longue haleine, mené durant sept ans avec des parents, Monsieur et Madame C., venus me voir, au départ, pour leur fils Luis âgé de six ans. Il avait d'importantes difficultés de concentration à l'école très gênantes pour apprendre et il ne trouvait pas sa place parmi les autres enfants.

Des problèmes similaires avaient déjà été remarqués en maternelle. Les parents avaient consulté des pys avec leur fils mais sans qu'un suivi puisse prendre sens et se poursuivre.

Pour notre premier rendez-vous ils ont choisi de venir me voir sans leur fils et leur suivi s'est ensuite déroulé sans que je le rencontre.

Monsieur C. est visiblement très inquiet, il garde la tête baissée pendant un long moment dans le début de la séance et paraît très torturé et culpabilisé. Il se demande si son fils n'a pas besoin d'autres références masculines, plus solides que lui. Il semble terrorisé à l'idée que Luis puisse avoir une déficience grave, irréversible et en même temps il ne semble rien pouvoir imaginer d'autre pour lui. Nous commençons donc rapidement à questionner les éléments d'histoire qui l'amènent à se disqualifier aussi fortement en tant que père, n'ayant visiblement pas pu instaurer une relation de confiance suffisante avec lui-même sur ce sujet.

Madame C. ne met, de son côté, pas de problématique personnelle en avant.

Prenant les choses comme elles me sont apportées je concentre un peu plus mon attention sur ce père et m'efforce de l'aider à élaborer sa très forte angoisse projetée « en relais » sur son fils.

Il a tenté d'engager une psychanalyse quelques années auparavant au moment du décès de sa mère mais n'a pas pu poursuivre au delà de quelques séances tant il se sentait angoissé d'avoir à parler de lui. Il se dit rassuré par la présence de sa compagne dans nos séances et semble prêt à parler un peu dans ce cadre où il n'apparaît pas seul et où il vient pour son fils. C'est en parlant de sa mère qu'il fait son premier lapsus, temporel, quand il demande à sa compagne si leur fils était né quand sa mère est « née ». Ce lapsus indique une inversion des signifiants temporels ; signe d'une problématique d'enclave active.

Luis a un frère aîné, Antoine, présenté comme son inverse ; il est extrêmement studieux et réussit brillamment au collège. Très sociable à l'extérieur, il est beaucoup plongé dans ses lectures et rêveries à la maison où la communication est parfois difficile à établir avec lui.

Monsieur C. compare très régulièrement ses deux fils pour mettre en avant le problème de Luis. Cette répartition complémentaire des rôles, très fréquente dans les fratries me donne l'occasion de l'interroger sur sa propre fratrie et famille d'origine.

Il est le troisième d'une fratrie de cinq enfants après un frère, l'aîné et une sœur.

La mère de Monsieur C. a eu pendant la guerre, à l'âge de vingt ans, une tuberculose pour laquelle elle a été soignée en même temps qu'une de ses sœurs durant deux ans en sanatorium. Elle a survécu mais pas sa sœur. La sœur aînée de Monsieur C. porte le prénom de cette tante.

Après son deuxième enfant, la mère de Monsieur C. a fait une fausse couche tardive en lien avec une rechute de tuberculose qui a nécessité un nouveau séjour en sanatorium à l'issue duquel on lui avait annoncé qu'elle ne pourrait plus avoir d'enfants ; ce qu'elle avait décidé de cacher à son mari.

Monsieur C. est l'enfant né après cet épisode et il a été suivi de deux autres enfants quelques années plus tard. Les éléments traumatiques réels de perte ont donc été nombreux avant sa naissance et il a eu un statut d'enfant « impossible », entouré de secret et potentiellement dangereux.

Quand il raconte cela il enchaîne les lapsus inversant né/mort, mère/sœur, je/mon père...et ne fait pas de liens entre ces événements et l'intensité de son angoisse.

Peu de choses lui ont été racontées sur sa petite enfance mais il se souvient d'une anecdote considérée comme amusante dans sa famille. À l'âge de quatre ans, dans un pays lointain dans lequel la famille était expatriée, sa mère l'a « oublié » dans le bus en allant travailler. Elle l'a récupéré plus tard au commissariat où des passants l'avaient emmené. Aucune reconnaissance de l'angoisse de mon patient n'a été envisagée. La seule version retenue était l'étourderie banale de la mère et le patient n'avait pas le moindre questionnement conscient de cette version. Pour lui sa mère était une femme gaie, jamais angoissée et aucune violence ne pouvait lui être reconnue.

Cela ne l'empêche pas de parler d'une enfance « terrible » qu'il impute exclusivement à la relation très violente avec son frère aîné qui le terrorisait. Leurs parents ne sont jamais intervenus pour tenter d'apaiser la violence du frère aîné ni pour le

protéger, lui, de cette violence. Cette négligence parentale n'est pas interrogée non plus.

Il n'a quasiment pas d'autres souvenirs de son enfance ; des pans entiers ont disparu et il a ensuite adopté une stratégie consistant à « effacer les mauvais souvenirs et se tourner vers l'avenir ».

À l'âge de dix ans, Monsieur C. a été scolarisé dans un internat très strict dans la ville dans laquelle la famille vivait, à quelques rues de là. Aucune explication ne lui a été fournie pour justifier ce choix vécu comme un abandon. Il semble que cela n'ait correspondu qu'à une pure répétition inconsciente de ce que son père avait vécu lui-même enfant.

On voit bien ici la répétition d'une attitude inconsciemment très attaquante à son égard, que je retrouve dans beaucoup de cures, et qui indique une lutte inconsciente des parents pour leur survie. Fantasmatiquement, l'enfant ne peut pas exister réellement séparément car autrement les parents seraient ramenés à leur enclave non dépassée. Pour des raisons inconscientes, aucune reconnaissance directe de son existence et de ses besoins ne peut donc lui être adressée afin de nier leur propre angoisse d'apparition/disparition dans la différenciation.

Identifié à ce point de vue Monsieur C. n'exprime et ne ressent aucune colère à l'égard de ses parents pour les souffrances qu'il a endurées ; il n'en veut qu'à son frère aîné. Comme si ni lui ni ses parents n'étaient suffisamment réels pour qu'il puisse leur en vouloir.

Ici, un travail spécifique actif de l'analyste est essentiel pour aider l'analysant à imaginer son point de vue subjectif sur ce qu'il raconte au cours des séances. Il s'agit d'après moi de questionner régulièrement tous les propos qui visent à se nier une position subjective ou à la nier à son enfant (« je ne peux pas arriver à... » ou « il/elle ne peut pas... »).

Il est également nécessaire d'aider à nommer ce qui n'est pas pensé ; ici la violence subie dans la relation avec les parents et le sens historique des attaques très réelles subies répétitivement au cours de son enfance. Autrement la situation est bloquée,

gelée et l'analysant reste hors temps et espaces personnels. Il ne sent pas ce qu'il pourrait penser et faire de ce qui lui est arrivé et reste identifié à une position sacrificielle inéluctable visant à protéger l'unité avec les parents. Cette intervention active de l'analyste est une sorte de construction, dans le sens freudien, de la possibilité d'un point de vue personnel.

Pendant ces entretiens Madame C. a beaucoup pris la défense de Luis en ramenant des éléments positifs sur lui et en s'opposant régulièrement à la noirceur des projections du père.

Elle évoque pour elle-même beaucoup d'inquiétude et de frustration au niveau professionnel car, comme son mari, elle est dans un domaine en crise et le travail manque.

Nous réfléchissons sur ce qui l'empêche de rebondir dans ce contexte difficile ; occasion d'entrevoir son manque de confiance dans sa capacité à faire avancer de nouveaux projets.

Cette difficulté à être dans le mouvement pour et par soi est au cœur du travail sur l'enclave car elle signe l'inimaginable d'une inscription réelle de soi dans un temps et un espace personnels articulés à ceux des autres. De ce fait un travail conséquent est nécessaire pour accéder à cet imaginaire dynamique en lien avec une possibilité de mouvement et de créativité personnels.

Madame C. évoque aussi la naissance de son fils, Antoine, à huit mois de grossesse et en l'absence du père, en déplacement professionnel loin et long à ce moment-là. Là encore un accompagnement sera nécessaire pour qu'elle puisse en parler avec un point de vue personnel, autrement que comme un événement banal et qu'elle évoque l'inquiétude et le grand sentiment de solitude qu'elle avait ressentis à l'époque.

Cet accès à ses affects restés enclavés permet ensuite un mouvement de rapprochement avec son aîné, moins sur la défensive et moins retiré dans ses lectures (je noterai le même effet entre Monsieur C. et son propre père qui lui dira pour la première fois qu'il l'aime). Le point de vue personnel devenant plus consistant la relation peut commencer à exister et n'est plus évitée sur le mode phobique préalable.

Luis leur dit dans le même temps qu'il n'aime pas être lui-même parce qu'il n'arrive pas à écouter. Il est néanmoins plus présent dans son discours. Il développe des verrues aux mains qui font qu'il ne peut plus tenir la main de ses parents dans la rue. Il passe en CE1.

Je propose pour la première fois aux parents d'avoir des espaces séparés pour parler. Monsieur C. refuse car pour lui notre travail ne doit se concentrer que sur les difficultés de Luis. Ma proposition vient visiblement trop tôt. La possibilité d'occuper un espace de parole dédié peut nécessiter un long travail préalable, que ce soit pour un parent ou un enfant. Si cette possibilité n'existe pas pour les parents il est alors quasiment impossible pour l'enfant de pouvoir y accéder. Dans ces cas le travail avec les parents, s'ils l'acceptent, sur leur propre individuation permettra d'ouvrir cette possibilité à l'enfant également.

Nous abordons beaucoup de sujets : le repérage des limites dans la maison dans laquelle il n'y a qu'une seule porte avec le projet de créer des chambres séparées pour les enfants, le fait pour le père de se comparer tout le temps négativement aux autres et de faire de même avec Luis ou encore les conditions pour accéder à une perception de soi « défusionnée », référée à soi-même et non plus en miroir.

Nous évoquons aussi le bégaiement de Luis dans ses débuts de phrases qui renvoie à un bégaiement moins prononcé chez la mère quand elle était aussi jeune enfant ; illustration des enjeux puissants reliés au fait de pouvoir accéder à une élocution continue qui articule les syllabes dès l'origine.

Le repérage des identifications mimétiques ainsi que leur nomination et mise en sens permet d'envisager d'en sortir. Luis a tendance à prendre des dessins de camarades et à se les attribuer. Il trace ses 5 en miroir et il a du mal à mémoriser les jours de la semaine. Il n'est pas encore tout à fait dans l'investissement de son mouvement, de ses productions et de son temps ; cela résonne très fortement avec ce que traverse sa mère qui manque énormément de confiance en elle, ce qui

l'amène à remettre sans cesse en question ses projets personnels et l'empêche donc d'avancer. Elle évoque alors sa place dans sa fratrie avec une sœur aînée écrasante, très drôle, brillante et investie par leur père et par rapport à qui elle s'est toujours sentie plus terne et en retrait.

Luis leur exprime pour la première fois qu'il se sent mal à l'aise avec son grand-père paternel qui semble le juger négativement et le trouver inquiétant, anormal.

Les parents évoquent alors des cousins de Luis qui présentent des difficultés psychologiques invalidantes. Il semble y avoir une place d'enfant « empêché » dans la famille de Monsieur C.

De son côté, Madame C. revient sur sa grossesse pour Luis et le décès à 4-5 mois de grossesse d'une amie très chère. Elle s'interroge sur l'effet que cela a pu avoir sur son enfant car elle s'est sentie très mal et déprimée après cette annonce.

Peu après, un cancer de la thyroïde lui est diagnostiqué. Elle parle alors de son père, mort d'un cancer de la prostate à soixante ans, et fait le lien entre ce cancer et l'inquiétude qui la ronge face à l'absence de travail.

Nous nous voyons un peu moins souvent et je baisse provisoirement mes tarifs pour que nous puissions néanmoins poursuivre.

Monsieur C. est très anxieux et mis en difficulté dans son système où il dit faire les choses pour les autres mais que seul il ne trouverait pas le courage de continuer. Il formule très crûment que sans sa compagne et ses enfants il ne serait qu'une « larve ». La période est très difficile.

Madame C. évoque un autre moment difficile pendant la grossesse pour son fils aîné. Elle a subi une intervention à trois mois de grossesse pour retirer un œuf clair et a eu peu de temps après un résultat faux positif de trisomie. Elle revient sur la très forte angoisse ressentie pendant les trois premiers mois de vie d'Antoine et la peur qu'il ne meurt subitement.

Elle suit son traitement anti-cancéreux et est ensuite en rémission.

Juste avant les congés d'été qui suivent les parents m'apprennent que Luis veut tourner un film au cours de l'été et qu'il veut l'appeler « l'enfant malgré lui ». Il racontera l'histoire d'une famille où le père explique les malheurs de son propre père à son fils et le fils tente de se suicider parce qu'il ne veut pas que « sa vie elle sera dure ». Il échoue, part en pension mais quand il revient ses deux parents sont morts.

Formidable mise en mots de la problématique de transmission répétitive de l'histoire paternelle, de l'impensable séparation en dehors de la mort et d'une forme d'absence maternelle. Luis peut exprimer ce dont il se sent porteur. Il est finalement vivant mais au prix de la mort de ses parents.

Peu à peu les problématiques spécifiques d'angoisse de chacun des parents se précisent au cours des séances (la mère évoque un trou noir auquel elle échappe dans des états de flottement ; le père parle d'une boule d'angoisse compacte à laquelle il ne peut échapper qu'en étant actif, en mouvement).

Ils accèdent tous deux très progressivement à une reconnaissance des attaques qu'ils s'infligent à eux-mêmes en relais d'une vive attaque familiale subie que nous travaillons à débusquer de même que la manière dont ils la rejouent inconsciemment avec Luis.

À onze ans Luis traverse une période de très fortes angoisses de séparation le soir avec ses parents. Il vole un peu, n'est pas où il dit aller, raconte n'importe quoi. J'insiste alors pour que les parents en parlent au consultant de Luis au Centre de consultations psychologiques où il est suivi de loin en loin pour qu'une véritable thérapie puisse se mettre en place.

À l'occasion d'un long déplacement professionnel de Monsieur C. à l'étranger la mère vient seule pendant trois mois. Elle évoque un épisode de deuil traumatique à l'adolescence.

Au retour le père dit un grand sentiment de solitude et de souffrance. Je propose de le recevoir seul quelques séances au cours desquelles s'amorce un travail plus personnel avec lui. Il est prêt pour cela maintenant.

Au cours d'une séance de synthèse avec les deux parents ils expriment le souhait de continuer à venir me voir mais à des moments différents. L'accès à l'individuation des espaces de parole s'ouvre même si l'analyste reste, pour le moment, le même.

Luis investit son espace de parole avec son thérapeute, ce qui rend d'ailleurs son père envieux, lui pour qui l'accès au plaisir de la parole sur soi reste encore difficile.

La sortie de l'enclave a des accents un peu différents pour chacun mais une tonalité commune se dessine. La recherche des conditions d'une parole et d'une présence vivante à soi-même devient une démarche imaginable, donc vivable. Le travail pour aborder progressivement l'histoire transmise et les vécus traumatiques individuels ainsi que leurs répercussions dans la relation avec Luis, semble avoir ouvert l'accès à ce processus pour chacun, de manière différenciée.

Notes

1. Tamara Landau, *L'Impossible naissance ou l'Enfant enclavé*, Imago, 2009
2. Torok M. & Abraham N., *L'écorce et le noyau*, Flammarion, 1987

L'enclave du point de vue de Winnicott¹

Touria Mignotte

Je tiens tout d'abord à remercier vivement Tamara Landau de m'avoir invitée à participer à cette journée qu'elle organise autour de la théorie de l'enclave et du schème de l'arbre renversé qu'elle élabore dans son travail considérable de recherche sur la vie fœtale et les angoisses et fantasmes inconscients des femmes enceintes. Nous nous sommes rencontrées en 2014, suite à la publication (2013) de mon livre qui porte également sur les dynamiques qui président à la gestation et déterminent l'advenue et le devenir du sujet. Et bien que nos recherches n'empruntent pas les mêmes chemins, elles abordent des questions communes sur lesquelles nous avons beaucoup échangé. Je remercie également Tamara de m'avoir introduite à son séminaire où j'ai beaucoup appris.

La particularité de ma recherche est de partir de l'hypothèse dont je vais vous parler, où je propose de concevoir le nouvel individu et l'environnement où celui-ci se trouve plongé comme des dynamiques de vides physiques – au sens quantique du terme où le vide est tout le contraire du néant puisqu'il est plein d'activités cachées et silencieuses qui sont des potentialités. Cette puissance potentielle du vide, nous l'appelons en psychanalyse le phallus et Freud y reconnaît l'acquis le plus important, issu du complexe du Père primitif, et faisant partie du patrimoine de l'homme comme de la femme. La vie fœtale ne concerne

pas seulement la reproduction de l'espèce mais les processus par lesquels une génération transmet à la suivante cet acquis pré-individuel qu'est le phallus et lui permet d'en prendre possession. Le phallus est ici le signifiant, non pas du manque dans l'Autre, mais de la toute-puissance infantile source des rêves et de la créativité.

Je vais donc porter mon propos sur ce qui de ce potentiel pré-individuel, peut demeurer enclavé, c'est-à-dire littéralement enfermé sous clés, et se manifester ultérieurement sous forme d'une série de symptômes qu'on peut regrouper sous la catégorie des réactions thérapeutiques négatives, celles que Freud résume par la protestation virile chez l'homme et l'envie du pénis chez la femme. Il est sans doute paradoxal de parler en termes de sexualité les symptômes relatifs aux éléments de la vie foetale demeurés enclavés. Winnicott n'utilise pas le concept d'enclave mais sa pensée est centrée autour de la sauvegarde de l'omnipotence infantile et de sa dépendance absolue à son environnement primitif – et ce dès la conception. Il définit cette omnipotence – qui repose sur un vide, soit sur un potentiel de négativité – comme « la très précoce poussée destructrice » du nouvel individu, qui détermine, selon lui, l'advenue du sujet à son statut unitaire, et son accès à la sexualité et au langage. Pour Winnicott, « la tendance de l'environnement à ne pas survivre et à appliquer des représailles » menace le nouvel individu de ne pas pouvoir prendre possession de ses « racines agressives » qui, à la naissance, demeurent encore l'attribut de l'environnement primitif lorsque les variations de ce dernier ne sont pas physiquement prises en compte par « la mère-environnement ». Dans ce cas, le bébé ne peut pas convertir sa propre force de vie, c'est-à-dire sa toute précoce poussée de vitalité destructrice, en un potentiel agressif, et poursuivre son cheminement « en développant un modèle d'agressivité personnelle qui fournit la trame d'un fantasme (inconscient) continu de destruction². »

Winnicott précise, à l'encontre d'un pan important de la théorie psychanalytique, que « l'impulsion offensive destructrice aggressive... n'est pas un phénomène sous la dépendance du

principe de plaisir/déplaisir », c'est à dire ne relève pas du champ des pulsions libidinales objectales et de leur destin. « Dans ce stade précoce, la vitalité destructrice de l'individu est simplement un symptôme du fait d'être vivant et n'a rien à voir avec la colère (ou la haine) d'un individu devant les frustrations qui sont le fait de la rencontre avec le principe de réalité. » Or, c'est du point de vue de cette vitalité destructrice que Winnicott affirme que : à la naissance, le bébé est non encore vivant et ne le devient que s'il lui est donné de faire l'expérience d'être vivant. Vivant de cette impulsion destructrice qui est à la base du fantasme inconscient, et à la source des rêves.

Ne faut-il pas alors entendre la protestation virile et l'envie du pénis comme deux modalités différentes d'expression de la revendication implicite de la vitalité destructrice première ? Celle-ci représenterait justement ce « quelque chose de commun aux deux sexes, dont parle Freud, [et qui] est moulé dans des formes d'expression différentes, du fait de la différence des sexes... Ce qui est commun, poursuit Freud, la terminologie psychanalytique l'a très tôt désigné comme un comportement à l'égard du complexe de castration... Je pense que le terme "refus de la féminité" eût, dès le début, décrit correctement ce bien curieux aspect de la vie psychique³ ». Freud a bien eu l'intuition que ce refus de la féminité ne pouvait être, en définitive, qu'en rapport avec les exigences des acquis phylogénétiques issus du complexe paternel primitif. Dans le moi et le ça, Freud affirme : « De tous les contenus qui furent acquis phylogénétiquement en liaison avec le complexe paternel, écrit-il, [...] il semble que ce soit le sexe masculin qui soit allé de l'avant, et qu'une hérédité croisée ait transmis ce patrimoine aux femmes également. » Je pense que le « sexe masculin » est à entendre au sens du phallus, c'est-à-dire d'un vide, non pas comme manque, mais comme dynamique réursive semblable à celle du Père primitif qui veut que toute jouissance lui revienne. Le « sexe masculin » – ou le phallus issu du phallus paternel originel fait donc partie du patrimoine de la mère ; il structure son organisme dont il

sauvegarde l'intégrité et l'immunité de sorte qu'il considère l'œuf comme un corps étranger.

Dans ma propre recherche qui a donné lieu à un livre⁴, je pense que l'environnement primitif dont parle Winnicott correspond au patrimoine issu du Père primitif, et donc au « sexe masculin » qui fait partie également de l'héritage de la femme. Il s'agit, selon ma lecture, d'un phallus, d'un vide donc, non pas seulement au sens lacanien du manque, mais au sens plutôt d'un vide physique issu du vide cosmique dont ce phallus partage les caractéristiques. Le phallus est un système de champs d'énergie fluctuant en fonction de ses interactions avec les forces qui le traversent et avec la matière. Dans *La nature humaine*, Winnicott décrit cet environnement « obscur et inconnu » d'où émerge l'individu, comme « des forces considérables qui sont au travail et dont il faut surtout souligner qu'elles sont d'emblée dans la continuité de l'état de crudité initiale⁵ ». Le titre « Environnement » de ce chapitre était dans son premier synopsis : « Chaos et ordre émergent du vide », ce qui me donne à penser que « l'état de crudité initiale » se réfère au vide originel et son Big-bang initial. De même que « la très précoce poussée destructrice », caractérise, selon ma lecture, la singularité de vide que génère le vide primitif et qui articule deux matières, l'une connue puisqu'elle donne lieu au fœtus et au monde où nous vivons, tandis que la seconde matière est inconnue car elle disparaît dans ce qu'elle produit. Telle est le cas de la matière placentaire ou de la matière de l'Éros de la mère primitive (« la mère non reconnue du début de la vie de tout homme et de toute femme », selon la définition que donne Winnicott de la femme⁶).

La « très précoce poussée destructrice » spécifie donc le « sexe masculin » nucléique de l'infans, son vide central que Winnicott appelle : noyau du self. À la naissance, le sexe masculin, en tant que dynamique de vide, n'a encore rien connu d'autre que l'identité. Comme dit Winnicott, il porte intrinsèquement à sa nature, la nécessité d'un environnement qui lui soit adéquat. Il est antérieur à la reconnaissance de la différence anatomique

des sexes. Quand Freud parle des impulsions de l'enfant préhistorique, je pense qu'il désigne sans le savoir les impulsions de la toute précoce poussée destructrice de ce vide nucléique, phallus infantile.

De même, le phallus maternel qui constitue l'environnement primitif ne consent à la nidation et à la croissance en son sein du fœtus, que grâce au fait que les deux matières qui partagent la même singularité de vide, constitutive de l'œuf, ont des flèches de temps qui vont dans des directions opposées. La matière placentaire remonte le temps en inhibant les forces de rejet du vide/environnement qu'elle trame sous forme de membranes, et qui, ainsi emprisonné, constitue la véritable enceinte de l'embryon –enceinte non réductible à l'utérus. C'est ce qui fait dire à Winnicott que l'unité première est « l'unité individu-environnement ». Tout au long de la gestation, le vide-environnement ne cesse d'être densifié par les processus placentaires qui y maintiennent, à un niveau constant, l'extension du risque qu'il fait planer sur l'évolution de la gestation. Il représente donc le père de la préhistoire personnelle puisqu'il préfigure à chaque instant – moyennant le système de contrôle du placenta – le potentiel infantile comme s'il était déjà réalisé, lequel peut exercer son omnipotence dans une dialectique contradictoire au père qui demeure cependant son inséparable contraire. Grâce à la médiation de la fonction placentaire qui consiste à « débarrasser les rebuts », comme dit Winnicott, le vide/environnement ne change pas trop de comportement malgré les fluctuations permanentes provoquées par la croissance fœtale. Parallèlement, ce père préhistorique ne consent à soumettre sa dynamique aux paramètres de l'infantile que sous la condition de son indivisibilité.

Or la naissance constitue une transgression de l'indivisibilité du Père, une transgression que le placenta en phase finale d'involution ne peut plus compenser. De sorte qu'à la rupture des membranes, ce père/vide hyper saturé tout au long de la gestation, exprime sa nécessité explosive en un flux irrépressible qui s'échappe en même temps qu'apparaît la vie. Ceux sont

ces «forces poussantes» que Freud a appelé pulsions de mort. Mais, Winnicott s'oppose au concept de pulsion de mort car «du point de vue de l'individu (qui n'a pas encore de point de vue)», et du point de vue de l'expérience individuelle (qui est à la base de la psychologie)», ces forces ne surgissent pas d'un état anorganique auquel elles veulent faire retour, mais elles surgissent de l'état de «solitude essentielle» où elles constituaient avec l'individu, l'unité première. Cet état appartient au bébé aussi bien avant qu'après la naissance et constitue son être sous la forme d'une coprésence et d'une ressemblance exacte entre environnement et individu, comme deux caractéristiques qui doivent se maintenir dans le temps. C'est donc une existence qui est une forme de non-existence. «Je vois que ce que je ne peux accepter, c'est que la vie ait la mort comme opposé... Dans le développement du nourrisson, le fait de vivre apparaît et s'établit à partir d'une non-existence : être devient un fait qui remplace la non-existence, comme la communication naît du silence⁷.»

De même que Freud considère l'évolution de l'humanité selon trois conceptions, animiste ou magique, religieuse puis scientifique, de même, l'état de solitude représente la phase magique de l'établissement du sujet. Une phase où cette très précoce poussée destructrice accumule des expériences d'être qui établissent l'omnipotence infantile à travers «l'élément féminin pur» du sujet, c'est-à-dire un mode de relation de l'individu à son environnement qui précède la séparation du sujet et de l'objet.

Les forces explosives dont accouche chaque bébé en naissant, et que Winnicott qualifie de représailles, constituent le prototype du refus de la féminité. Il nous faut considérer ce refus d'un double point de vue : d'un côté, du point de vue du père matriciel qui retrouve sa liberté et refuse sa féminité antérieure ouvrant ainsi les portes du réel. Comme dit Lacan «Quand on approche de la Chose, l'ombre du prochain se profile sur un spectacle de charnier». La jouissance féminine du père matriciel s'ouvre en effet sur un champ de ruines, de

déchets, d'éclats incandescents qui sont autant d'injonctions compulsives à la destruction afin de «débarrasser les rebuts», comme dit Winnicott et rétablir l'intégrité de la virilité exclusive du phallus primitif –dont le trait masculin est de ne pas se mélanger.

De l'autre côté, du point de vue du nouveau-né, ce refus de la féminité signifie l'atteinte du noyau d'omnipotence ; il met le bébé au bord des angoisses d'annihilation, et non de castration. Lesquelles entravent l'établissement de ses propres éléments féminins qui constituent les ressources de ses éléments masculins. Ces angoisses compromettent, par conséquent, le devenir de la très précoce poussée de vitalité destructrice qui ne peut récupérer ses propres racines agressives. Ce qui est en jeu c'est le devenir "homme", c'est la capacité du vide central à devenir un contenant en totalisant le corps masculin pluriel qui rend ce vide réel –permet au sujet d'accéder à un statut unitaire. L'apparition ultérieure de l'envie du pénis ou de la protestation virile trouvent leur source première dans ces expériences d'émasculatation et non de castration.

L'apport de Winnicott éclaire alors d'une manière différente l'affirmation de Freud selon laquelle «le refus de la féminité ne peut pas être autre chose qu'un fait biologique». En toute rigueur, un refus ne saurait être qu'un fait psychique. Comprendre ce refus comme relatif à un fait biologique, renvoie à «la résistance ultime» qualifiée par Freud de «la roche de fond» (*der gewachsene Fels*). Conrad Stein⁸ a préféré traduire cette expression par «la roche enracinée», et en jouant sur l'expression «*jemanden gewaschen sein*» qui signifie : «être de taille à tenir tête à quelqu'un», il en conclut : «cette résistance serait de taille à nous tenir tête». De mon point de vue, la «roche enracinée» correspond à l'«organisation de substance» dont Winnicott pose la nécessité, entre le bébé et l'environnement. De même qu'entre le fœtus et l'environnement la matière placentaire joue le rôle de résistance en inhibant les forces de rejet intrinsèques au vide/environnement, de même la mère identifiée au phallus qui l'a élue pour sa procréation, est intimement investie d'une

certaine puissance libidinale qui deviendra la « roche enracinée » prenant le relai de la matière placentaire. Je reviendrai sur les transformations de la libido maternelle en un matériau doté de toutes les plasticités nécessaires à l'appariement des forces de refus du père, au moment de la rupture des membranes d'où va sortir le fœtus en passe de devenir un nouveau-né.

Je vais donc vous parler de la question de l'enclave selon ces deux axes : le premier concerne le refus de la féminité exercé par le père, et qui signifie en réalité un interdit de naissance ; et le second axe concerne le refus de la féminité qui s'applique d'abord à la mère et signifie pour elle un consentement au meurtre pour constituer de sa propre libido héritée du père, le corps de jouissance incestueuse de ce dernier, lequel ainsi restauré accepte de rétablir l'unité première que la naissance avait transgressée.

En effet derrière « la grande énigme » que constitue le fait anatomique de la différence entre les sexes, se cache l'énigme d'une sexualité primitive induite par les besoins érotiques du phallus primitif, ce vide physique qui fait partie du patrimoine de la femme et qui structure l'organisme maternel. Ses besoins érotiques expriment la tendance de ce phallus paternel à ne pas survivre à sa genèse et à appliquer des représailles, à moins d'être payé de retour par la mise en œuvre de processus compensatoires. Cette sexualité primitive implique la contribution de « la mère non reconnue du début de la vie » ; c'est ce qui conditionne la continuité d'être du potentiel de vitalité destructrice de l'infans, source de son omnipotence. L'envie du pénis chez la femme et la protestation virile chez l'homme expriment la revendication de la toute-puissance infantile qui sous-entend l'ignorance absolue des conditions de sa possibilité.

Cela suppose que, comme la matière placentaire qui remonte le temps, la mère puisse également s'exiler du vecteur de sa vie, pour s'identifier au mal qui menace l'infans, celui du retour de la génération sur elle-même, que le Père ne cesse d'induire à chacune de ses fluctuations et de façon paroxystique à la naissance où l'infans prétend prendre forme visible et durable.

Sa manière, à elle, de remonter le temps, est d'utiliser ce qu'elle a hérité du phallus paternel pour nourrir les voracités de ce dernier dont la jouissance féminine s'ouvre à chaque naissance sur un charnier. Tel Chronos se nourrissant de ses fils, chacun de ses éclats de jouissance haineuse, exige un corps collectif constitué des éléments masculins de la puissance dont la mère avait été investie. Le schème de « l'arbre renversé » dont parle Tamara Landau, où le sujet ressent son corps comme s'il était encore enclavé dans celui de sa mère et où celle-ci occupe inconsciemment à son tour l'espace corporel de sa propre mère, ce schéma où la mère « prend racine » grâce et à travers son enfant, me paraît être la version pathologique du retournement qu'opère « la femme ». Dans la lignée des femmes qui l'ont précédée, chaque mère – en assez bonne santé psychique – a cette aptitude de remonter le temps pour effacer le refus qu'oppose le vide/père primitif à l'émergence de la nouvelle génération et transmettre à cette dernière l'acquis issu du Père. C'est avec sa libido héritée du père, et transformée en une négativité absolue, que la mère consume les éclats de la jouissance féminine du père, en débarrasse les rebuts, en efface les traces actives, pour reconstituer la ressemblance exacte entre le père et le fils, lequel peut alors prendre possession de ses racines agressives.

Je voudrais évoquer trois moments clés où cette tragédie sacrificielle se cristallise : le premier moment prend place dès la conception et conditionne la nidation de l'œuf. Le second prend place à la fin du second trimestre de la grossesse et le troisième à la naissance, au moment de la rupture des membranes d'où sort le fœtus en passe de devenir un nouveau-né.

PREMIER MOMENT DU DRAME INAUGURAL

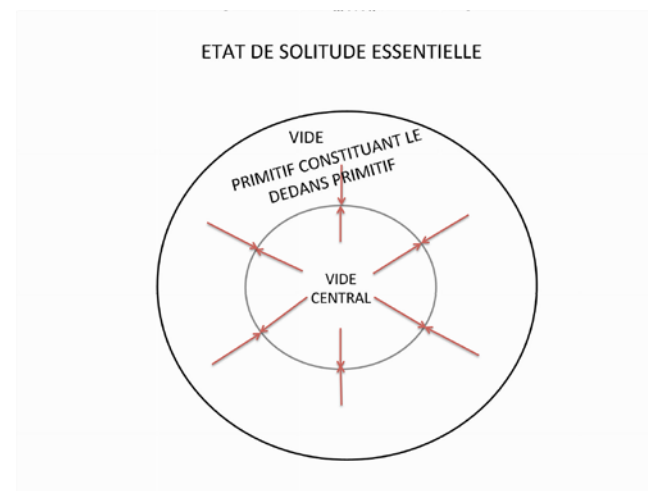
En effet, dès l'apparition de l'œuf fécondé, on peut dire que la destructivité de l'environnement bat son plein et que le refus est d'emblée à l'œuvre, faisant obstacle à l'implantation de la vie. À ce stade si précoce, et selon la citation de Winnicott évoquée ci-dessus : « de simples facteurs économiques gouvernent... Des

forces considérables sont au travail, mais ce qu'il faut surtout souligner, c'est l'importance du fait qu'elles existent d'emblée, dans la continuité de la crudité de l'état initial». Ces forces de rejet manifestent la tendance au chaos du vide/phallus primitif qui structure l'organisme maternel et veille sur son immunité et pour qui l'œuf est considéré comme un corps étranger.

Face à ces forces qui entraveraient la nidation de l'œuf, Winnicott avance l'hypothèse d'une «organisation de substance» entre la mère et l'œuf. Selon mon hypothèse, il est plus exact de dire que cette «couche de substance» a une fonction de médiation entre le Père et le fils, entre le phallus paternel (issu, selon Freud, par héritage croisé du complexe du Père primitif que je conçois comme un vide cosmique) et le vide central qui est lui-même d'essence masculine. Cette «couche de substance» est le prototype de la «roche de fond» ou «roche enracinée» de Freud. Elle est constituée par les trophoblastes, cellules placentaires constituant la matière géminale de l'œuf dont elle partage la singularité de vide. Il est important de remarquer que ces cellules sont issues du spermatozoïde et non de l'ovule. Autrement dit elles font partie du «sang profond». Comme l'écrit Jean Bollack, «le "sang" n'est pas seulement celui qui coule dans les veines, il est proprement aussi celui qui se transmet par le sperme dans le genos». Si l'on entend par genos, le principe générique primitif, ou encore le Père primitif, le sang profond, est «le sang de la tribu [Phylon], c'est celui qui est resté dans la tribu, sans se mélanger à un autre⁹». Ce qui rend compte de la nécessité d'un inceste sans traces pour la transmission d'une génération à la suivante des acquis issus du Père. La matière placentaire est le premier versement de sang qui satisfait les forces d'annihilation du vide primitif et les trame sous forme de membranes constituant le «dedans primitif», pour reprendre l'expression de Lacan¹⁰, qui n'est pas à proprement parler le dedans du corps de la mère, à savoir l'utérus, mais le dedans d'un premier corps de signifiant de ce vide ou phallus primitif. Celui-ci, emprisonné dans les membranes, devient matriciel

au sens où il consent à l'apparition en son sein d'un nouveau processus de vie ou nouveau vide.

Quoique difficilement perceptible à l'échographie Doppler, ce nouveau vide apparaît sous forme d'une cavité totalement vide d'échos qui est le premier témoignage d'une grossesse. Winnicott schématise cette unité originaire de l'installation environnement/individu par une bulle (schéma 1) en disant que «si la pression externe est adaptée à la pression interne, la bulle possède alors une continuité d'existence et s'il s'agissait d'un bébé humain, cela s'appellerait "être"¹¹».



Il appelle cet être primordial, cet être basal des tout premiers temps de la vie, l'«état de solitude essentielle» qui désigne un état du «vide primaire», selon l'expression même de Winnicott, et signifie «l'isolement absolu de l'individu comme faisant partie de l'unité originaire de cette installation environnement/individu». «Cet état, continue Winnicott, apparaît avant que la dépendance ne soit reconnue du fait de son caractère absolu à ce stade. Cet état est bien antérieur à la pulsion et plus encore éloigné de la capacité de culpabilité.» C'est cette «unité

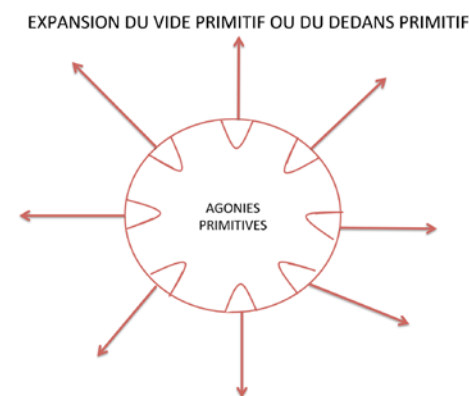
première» qu'il appellera ensuite «Destruction¹²» quand il envisagera le destin de cette unité après la naissance.

Supposons que l'adaptation active de l'environnement soit parfaite et maintienne la symétrie globale, l'organogenèse s'effectue à partir du processus de vie de l'individu, à partir de la dynamique de son vide central, et non à partir de l'activité incessante de l'environnement. Mais, ce qu'il faut souligner, c'est que le corps fœtal se constitue selon le schéma de l'espèce qui est strictement soumis aux lois de symétrie imposées par le principe générique primitif. Le corps fœtal est donc davantage marqué aux insignes des forces chtoniennes de la «couche de substance» qui veillent à sa constitution et au maintien de la symétrie globale, en s'inscrivant aussi bien contre la destructivité du principe générique primitif que contre la vitalité destructrice du nouvel individu. Celui-ci porte ainsi dans son inconscient ces forces qui s'opposent à son devenir et qui peuvent prendre la figure d'une sorcière envieuse de la désirabilité du pouvoir phallique de l'infantile, ce qui contribue à la forme de résistance qui prend la forme de l'envie du pénis ou de la protestation virile.

TROISIÈME MOMENT DU DRAME INAUGURAL

Avant de passer au second moment qui se situe à la fin du second trimestre de la grossesse, je voudrais d'abord évoquer le troisième moment, celui de la naissance, pour dire que l'unité première que Winnicott appelle «destruction» représente l'omnipotence de l'enfant imaginaire préhistorique, comme dit Freud, celui dont les impulsions sont à la source du rêve et de l'établissement du statut unitaire du sujet –statut sans lequel il ne peut accéder à la castration. Or, à la naissance, le bébé n'habite pas le corps que nous voyons et que nous pouvons facilement lui attribuer. Il lui reste encore à constituer le corps du négatif, soit le corps masculin pluriel qui tient son vide central et où il peut indéfiniment habiter. C'est ce corps sans organes qui est susceptible de division et de castration.

Malgré les liens qui l'unissent au soma, «le bébé est tout le temps, dit Winnicott, au bord d'angoisses inimaginables» car le vide qui le tenait de toutes parts en état d'apesanteur, comme un contre-appui, comme son inséparable contraire, ne survit pas à la naissance et, surtout, manifeste sa nécessité explosive du fait de l'état d'hyper-saturation qu'il atteint en fin de gestation. Outre «le changement d'une aire pré-gravitationnelle à une aire gravitationnelle» qui, dit Winnicott, donne au nouveau-né le sentiment «d'être poussé par le bas» –alors qu'il avait été aimé de tous les côtés–, outre ce changement donc, se produit en même temps le changement du phallus paternel qui «se manifeste de la façon la plus pure comme turgescence et poussée», comme dit Lacan. Ce changement correspond en effet au «manque de l'objet», comme l'affirme Lacan, mais surtout, il fait de la naissance un désastre que Winnicott exprime en disant que l'environnement applique des représailles (schéma 2).



Celles-ci signifient un interdit de naissance et sont à l'origine du fait que le nouveau-né est «un être immature qui est tout le temps au bord d'une angoisse dont nous ne pouvons avoir l'idée», souligne Winnicott. Ces «angoisses impensables» ou «angoisses d'annihilation ou encore «agonies primitives» comme les appelle également Winnicott, n'ont que quelques

variantes, dit-il : « se morceler, ne pas cesser de tomber ou être enlevé vers des sommets infinis, ne plus avoir d'orientation, ne pas avoir de relation avec son corps ; et ces variantes constituent spécifiquement l'essence des angoisses psychotiques¹³ ». Elles expriment l'atteinte de l'omnipotence infantile, sommée à être mise à contribution pour tamponner les voracités de la jouissance féminine du phallus paternel, qui éclate à la naissance et ouvrent les portes du réel sur un charnier.

Ainsi, on peut dire avec Winnicott que chaque bébé accouche en naissant d'une sorte de « monstre » comme il le dit à la petite Piggie poursuivie par un « babacar noir ». Dans le transfert Il incarne pour elle ce babacar comme étant le dedans d'où vient le bébé quand il naît, et lui dit que « c'était là un ventre de Winnicott, pas un dedans noir ». Un ventre malade et qui vomit tout « parce qu'il a tellement mangé », indiquant l'état de saturation antérieur de ce dedans primitif. Il lui dit que ce ventre est « un monstre qui aime sa mère, le Piggie, d'où il est né » et qu'il est très vorace, qu'il a très faim et veut manger les pieds et les mains du Piggie et qu'il veut tout et veut surtout être le seul bébé, ne veut pas qu'il y ait d'autres bébés¹⁴.

C'est ce refus du père, alors même que le nouveau-né n'en a pas encore intégré les principes sans lesquels il ne peut atteindre son statut unitaire, qui fait dire à Winnicott qu'à la naissance, le bébé n'est pas encore vivant. Faire l'expérience d'être vivant, passe, selon Winnicott, par la possibilité concédée, ou non, au bébé, d'être fou, c'est-à-dire de passer par un état schizoïde où l'objet est le sujet et le sujet devient l'objet, où l'un et l'autre coexistent en tant qu'ils ne sont pas, ou plus exactement en tant qu'ils sont équivalents à RIEN. Le sujet s'éprouve comme vivant de sa vitalité destructrice en jubilant du plaisir de cette négation généralisée. Winnicott évoque dans un rêve¹⁵ cet état de « destruction absolue » qui caractérise une première phase (Je 1) de l'établissement du sujet dans cet état de folie qui lui est concédé, et où il se trouve plongé dans une sorte particulière de chaos résultant du travail souterrain, opéré par la mère, d'annulation de toute différence. « La chose importante, précise-

t-il, est la façon dont cette pure destruction est préservée de tous les adoucissements que sont la relation d'objet, la cruauté, la sensualité, le sadomasochisme, etc. ». C'est le dégagement de tous ces « adoucissements » qui est assuré par la mère quand elle consent silencieusement au meurtre que lui inflige, en cours de gestation, le retrait du père qui redistribue les genres en elle, j'y reviendrai plus loin. Cet état de destruction absolue – assumé par l'illusion créée par la mère – correspond à la phase magique du déploiement de la vitalité destructrice de l'infans. C'est une phase produite par la négation opérée par la mère des deux principes – le principe de non-contradiction et le principe du tiers exclus – qui gouvernent la logique du phallus paternel lorsqu'il se désentrave de tout lien.

Cette illusion donne lieu à une scène magique, structurée par des points-clefs où tout le potentiel d'action de l'infans et toute la capacité de contre-appui de l'environnement se concentrent en ces points. En d'autres termes, l'« objet » est tendu vers l'infans comme son double-jumeau « pure expression de la certitude du Je, valence du rien », comme dit De M'uzan. Dans ce lieu de folie, le bébé, dit-il « s'interpelle en train de s'engendrer lui-même, à partir de rien. » La subjectivité en tant que vitalité destructrice s'y affirme comme un rien, un rien qui n'est ni gouffre, ni béance (ce n'est pas le manque dans l'Autre), « mais le Rien créateur dont le sujet est né et à partir duquel il se crée lui-même en tant que créateur ». Cet auto-engendrement n'est pas l'expression d'un fantasme régressif, mais la création imaginaire de corps de semblables par lesquels le sujet extrait les propriétés particulières abstraites de son être. Ces propriétés constituent un faisceau où la coprésence et la ressemblance exacte sont les relations constitutives qui se maintiennent dans le temps.

Or, ces relations établissent l'« élément féminin pur » dont l'enjeu, écrit Winnicott, « est une continuité réelle des générations, à travers ce qui est transmis d'une génération à l'autre par l'intermédiaire de l'élément féminin, chez l'homme et chez la femme, chez le nouveau-né, garçon et fille¹⁶ ».

L'élément féminin – correspondant au (Je 1) – constitue donc les ressources de cette transmission du vide que l'élément masculin met en acte en bouclant le sujet sur son origine, sur ses racines agressives ainsi arrachées à l'Autre. « L'élément masculin pur » devient l'agent destructeur – le (Je 2) dans le rêve de Winnicott que j'évoque et où « il y avait alors un problème pour le moi, à savoir comment intégrer ces deux aspects de la destruction. » C'est là aussi la fonction de la mère de continuer, bouclage après bouclage, d'immuniser le vide/environnement contre les représailles, permettant à l'infans la totalisation de son corps masculin sur la base de la construction d'une trame fantasmatique permanente et inconsciente de destruction. Trame qui « conduit à l'utilisation de l'objet qui survit, qui n'a ni réagi, ni disparu¹⁷ » et constitue la structure d'un (Je 3) articulant le (Je 1) et le (Je 2) – prenant désormais à son compte la fonction de la mère.

Lorsque le bébé a affaire à des représailles, « il ne peut ni éprouver, ni posséder cette racine personnelle, ni être mis en marche par elle ». Car il ne peut faire l'expérience du vide primaire qui est « une condition nécessaire et préalable au désir. Le vide primaire veut seulement dire : avant de se remplir¹⁸ ». Parmi les conséquences, il est fréquent que le sujet cherche ultérieurement à se défendre contre ce que le vide primitif, en rébellion contre l'omnipotence infantile, a de terrible, par « un vide sous contrôle, comme dit Winnicott, organisé en ne mangeant pas... ou bien il se remplira impitoyablement avec une avidité compulsive qui semble folle ».

SECOND MOMENT DU DRAME INAUGURAL

J'en viens enfin au second moment de cette titanomachie sacrificielle induite par la logique du phallus paternel qui entraîne la mère, à son insu, dans un parcours exilique tout au long de sa grossesse. Winnicott attire notre attention sur l'hypersensibilité que la mère parvient, ou non, à acquérir vis-à-vis de ce tiers réel, surgi comme du dehors, et qui s'est

subrepticement immiscé entre elle et son bébé et a pris place en tant que tiers inclus, emprisonné dans les membranes. Ce tiers mystérieux l'a en somme élue, elle, en lui donnant une matrice, et, au plus intime d'elle-même l'a séduite et l'a dissociée de ses objets d'investissements habituels. Si la mère est en assez bonne santé psychique, comme dit Winnicott, elle consent à se laisser aller à une régression assez considérable qui la déporte depuis son rapport habituel à l'altérité et la fait revenir, non seulement à son passé et au passé de sa propre mère et de sa grand-mère, comme nous dit Tamara Landau, mais à toute l'histoire subsumée sous l'histoire qui se foment en elle, celle de toutes les femmes avant elle. Car il faut voir dans ce « premier exil » de la mère – ainsi que je désigne la régression quasi fœtale qui la fait fusionner avec ce tiers matriciel, favorisant ainsi l'identité au détriment de son altérité –, il faut y voir donc, une préparation à la soumission que ce tiers va induire en elle, dès la fin du second trimestre de la grossesse. En changeant de signe, passant de l'état *heimlich* à un état de plus en plus *unheimlich*, ce tiers matriciel fait trembler les assises de la mère en reniant la puissance dont il l'a faite héritière.

En effet, au fur et à mesure que la croissance du corps fœtal occupe de l'espace et que la vitalité destructrice du nouvel individu se manifeste plus nettement par les mouvements du fœtus, et que parallèlement, l'involution du placenta commence dès le début du troisième trimestre de la grossesse, la menace se précise d'un renversement de la situation. La mère passe de l'état où elle est l'élue à l'état où elle est déçue. Elle se trouve trahie et livrée au désastre de son corps nié et sans avenir. Il y a là un passage mélancolique car elle ressent la liquéfaction de tout ce qu'il y avait de plus vivant en elle. C'est donc à la mère que s'applique en premier lieu le refus du féminin, entendu au sens du refus que lui signifie ce tiers matriciel, refus du mode de relation spécifiquement féminin qui les unissait, reniant ainsi la jouissance féminine dont il l'a investie.

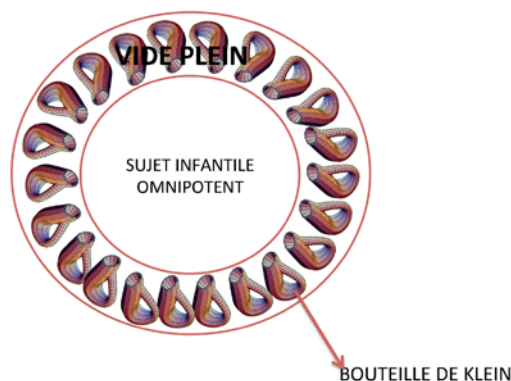
La forme de détermination qui monte alors en elle est de consentir au meurtre qui lui est ainsi infligé et de retourner

sa propre haine de ce tiers devenu l'Autre, vers le dedans, la consumer dans son propre corps libidinal qu'elle nie à son tour et qui devient une sorte de culture de haine neutralisée. Mais ce qu'il faut surtout souligner, par rapport à l'inceste induit par le père (tiers matriciel) c'est le fait que le corps libidinal que la mère renie à son tour, est composé des éléments masculins hérités du père qui l'a préalablement investie de sa puissance. Ces éléments doublement châtrés donc (une première fois par lui et une seconde fois par elle), constituent « la libido indifférenciée, libre et déplaçable », dont Freud disait avoir absolument besoin face aux motions libidinales des pulsions de mort qui se déchaînent en même temps qu'apparaît le nouveau-né. Freud ne pouvait pas se douter de l'origine maternelle de cette libido qu'il attribuait au moi. Il ne pouvait pas se douter de cette capacité de haine de la mère, « capable de haïr autant sans s'en prendre à l'enfant », comme dit Winnicott. Lorsqu'à la naissance de l'enfant, elle atteint un état de folie et se jette dans la béance du « monstre » dont celui-ci accouche en naissant, c'est avec ses propres « fils », hérités de lui, qu'elle nourrit la voracité insatiable de ce monstre. Ainsi le père primitif n'a investi la mère de son flux de vie que dans la logique que ce flux, ce sang profond, se déverse et lui fasse retour. Telle est la forme de cruauté qu'exerce le vide primitif à chaque naissance : il refuse de prendre en compte la différence des sexes en séparant, chez la mère, les éléments féminins des éléments masculins, en distribuant les genres sans confusion ni ambiguïté du côté d'un rapport entre hommes, les uns prédateurs et les autres proies.

Comme dit Lacan, « La femme fait l'homme » pour s'abîmer dans le « désir à l'Autre » afin de satisfaire le « rapport homosexuel »¹⁹ que la jouissance incestueuse de l'Autre induit. Il s'agit en réalité d'un inceste sans trace qui est un sacrifice humain²⁰. D'où la protestation virile et l'envie du pénis, respectivement chez l'homme et chez la femme, quand ils sont acculés à se soumettre à cette sexualité primitive à la place de la fonction paternelle défaillante de « la mère du début de la vie ». Leur réaction thérapeutique négative s'explique par le fait qu'ils

ne peuvent constituer par eux-mêmes la « roche de fond » capable de tenir tête, « haine contre haine », comme dit Winnicott, à la cruauté compulsive à laquelle ils ont été soumis sans s'en rendre compte. Tandis que la mère capable de haine, celle qui « voit rouge », peut, au travers de ses « blessures sanglantes » verser le sang profond qui apparie chacune des motions qualitativement différenciées, érotiques ou destructrices de ce père primitif en rébellion. Chaque trait est ainsi replié sur lui-même au travers de la libido maternelle, ouverte à toutes les plasticités, qui l'étire en le retournant et annule son vecteur en l'inversant. Il faudrait utiliser ici le langage des mathématiques pour schématiser par une figure de « Bouteille de Klein », l'objet topologique produit par chaque nouage, permettant une continuité absolue entre extérieur et intérieur, entre fond et forme, entre objet et sujet. Il faudrait également faire appel au langage des catégories et des graphes réflexifs qui impliquent des logiques de négation intuitives, pour rendre compte des deux dynamiques déployées par l'Éros maternel. La première : une dynamique de « l'émission » dont la flèche est orientée vers l'avant ; elle ne cesse d'épouser en les absorbant les traces du dévoilement du Père. La seconde : une dynamique de « la résorption » dont la flèche est orientée vers l'arrière et remonte le temps ; elle ne cesse de compactifier les « Bouteilles de Klein » éléments de vide clos sur eux-mêmes préalablement obtenus –, en y remontant les paramètres nécessaires à la réalisation supposée du potentiel infantile. Le schéma 3 montre cette nouvelle dialectique individu-environnement où l'environnement est structuré comme un topos en mathématiques où chaque point est un foncteur d'image inverse, facilitant la dynamique négative de l'infans, dont l'enjeu est en définitive : l'objectivation de l'objet qui survit à sa destruction. On mesure alors la fonction vitale de la folie maternelle dans le destin de l'unité première que Winnicott appelle « destruction ».

RECONSTITUTION DU DEDANS PRIMITIF EN UNE SPHÈRE GRAVITATIONNELLE



Notes

1. Communication prononcée lors de la journée du 25 février 2017 organisée par Tamara Landau, à la SPF, autour du concept de l'enclave.

2. D.W. Winnicott, *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Gallimard 2000, p. 262. Ou Karnac, 1989, p. 245.

3. Freud, Résultats, idées, problèmes, II, dans «Analyse avec fin et analyse sans fin» pp. 265-266.

4. T. Mignotte, *La cruauté. Le corps du vide – Freud, Lacan, Winnicott*, L'Harmattan, 2013. Ce livre a été raccourci de moitié et traduit en anglais sous le titre : *Cruelty, Sexuality and the Unconscious – Freud, Lacan, Winnicott*, Routledge, 2019. D'où une nouvelle édition chez L'Harmattan (2021) sous le titre : *Cosmogonie de l'infantile, Essai sur la cruauté du vide et son excédent sexuel*. Également, une italienne : *Cosmogonia della vita infantile – Saggio sulla crudeltà del vuoto e il suo eccesso sessuale*, Édition Alpes, 2022.

5. D.W. Winnicott, *La nature humaine*, Gallimard, 1990, p. 200.

6. D.W. Winnicott, *Conversations ordinaires*, dans «Ce féminisme», Gallimard, 1988, p. 217.

7. D.W. Winnicott, Processus de maturation, dans «De la communication et de la non-communication», p. 166.

8. C. Stein, *Le monde des rêves, le monde des enfants*, 2011, p. 320.

9. J. Bollak, *La naissance d'Œdipe*, Gallimard, 1995, p. 211.

10. J. Lacan, Séminaire, *Le Livre III, Les psychoses*, Seuil, 1981, p. 171. Lacan définit la *Verwerfung* qu'il traduit par «forclusion» comme «un processus primordial d'exclusion d'un dedans primitif, qui n'est pas le dedans du corps, mais celui d'un premier corps de signifiant du père.»

11. D.W. Winnicott, *La nature humaine*, p. 166.

12. *La crainte de l'effondrement*, Op.cit, p. 261.

13. Processus de maturation, dans «Intégration du moi au cours du développement de l'enfant».

14. *La petite Piggie*, pp. 40 à 44.

15. D.W. Winnicott, La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques, dans «Objets de l'usage d'un objet», Gallimard, 2000, pp. 243/244.

16. D.W. Winnicott, La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques, dans «Objets de l'usage d'un objet», Gallimard, 2000, pp. 243/244.

17. D.W. Winnicott, *La crainte de l'effondrement*, op.cit, p. 262.

18. *Ibid.*, p. 214.

19. Séminaire Encore, livre XX, p. 79 : rapport «homosexuel» que Lacan écrit avec deux m.

20. Voir le développement de cette hypothèse dans mon livre : *La cruauté. Le corps du vide*.

Les Intervenants

TAMARA LANDAU

Tamara Landau est psychanalyste et psychothérapeute, sculptrice et écrivaine, rédactrice dans des revues internationales de psychanalyse, membre fondateur de la Société de Psychanalyse Freudienne – SPF (Paris), et fondatrice du groupe de recherche *MnemoArt, Art, Psychanalyse et Science*— *mnemoart.org*. Elle est intégrée comme chercheuse indépendante au réseau ResearchGate.

Tamara Landau anime des séminaires de recherche et des conférences à la SPF et dans des Universités et des Sociétés de Psychanalyse en France, Angleterre, Italie, Argentine, Brésil, Canada et Chine.

Elle a publié aux éditions Imago : *L'impossible naissance ou l'enfant enclavé, Phobies et névroses d'angoisse*, 2004, rééd. 2009 ; *Les funambules de l'oubli, Origines de l'anorexie et de la boulimie*, 2012 ; *Accoucher et faire naître, Dialogues et séparations durant la grossesse*, 2019. *Le cri muet de l'enfant enclavé* (2000) aux éditions MnemoArt en 2025.

PIETRO ANDUJAR

Licence en philosophie à l'Université de Milan, spécialisation en psychologie à l'école fondée par Cesare Musatti et Marcello Cesa Bianchi (Thèse : « Un cas de psychose infantile », 1984). Formation freudienne de base, puis jungienne et lacanienne avec

les membres de l'I.P.A. et les principales sociétés psychanalytiques. Membre de groupes cliniques lacaniens (A.P.L.I., Inter-Associatif Européen de Psychanalyse, Membre Fondateur des Nœuds Freudiens). Membre fondateur puis président de "La Ginestra, Association de culture psychanalytique", Membre ordinaire et pendant six ans président de l'O.P.I.F.E.R. Professeur de clinique psychanalytique dans diverses écoles de spécialisation en psychothérapie psychanalytique Esculape à Naples. Membre fondateur de la Société Italienne de Clinique Psychanalytique S.I.C.P. Parmi les dernières publications « Les mondes intérieurs » (Livre des sans-abri, 2022), « Le kaléidoscope des images » (Livre des sans-abri, 2022).

BICE BENVENUTO

Exerce la psychanalyse à Londres, membre fondatrice du CFAR (Centre d'Analyse et de Recherche Freudiennes), directrice de l'Associazione Dolto à Rome et fondatrice de la première Maison Verte au Royaume-Uni. Pendant de nombreuses années, elle a été professeure invitée à la New School of Social Research (NY) et à la Florida Atlantic University, elle a donné de nombreuses conférences au Royaume-Uni et à l'étranger sur la psychanalyse, la littérature, la sexualité féminine et l'analyse de l'enfant. Elle a été membre de l'École européenne de psychanalyse et du Champ freudien à Paris. Elle est l'auteure de « Concernant les rites de la psychanalyse » (1994), qui a inspiré la réalisation de son film « La Villa des mystères », co-auteur de « Les œuvres de Jacques Lacan : une introduction » (1986). A contribué à plusieurs livres, dont « Les dialogues Klein-Lacan » (1997), l'introduction à l'œuvre de F. Dolto dans « Théorie et pratique de la psychanalyse de l'enfant » (2009) et « Notes supplémentaires sur l'enfant » (2017) qui a été nommé pour le prix international Gradya 2018.

GIANLUCA CALDANA

Psychologue, psychanalyste, enseignant. À la fin des années 70, il a travaillé à Interface à Boston, dans le Massachusetts, un centre de médecine holistique, et à l'hôpital d'État de Boston. De retour en Italie, il travaille comme psychologue à l'hôpital psychiatrique de jour USSL 58 à Cernusco sul Naviglio. Il a collaboré pendant 20 ans avec l'Institut néofreudien de psychanalyse INP. Il est actuellement membre du conseil d'administration de la Société italienne de psychanalyse clinique SICP, et professeur de l'École de spécialisation en psychothérapie du rôle thérapeutique. Il exerce sa pratique clinique à Milan. Co-auteur de l'essai : « Les chemins de l'esprit » (Bollati-Boringhieri, 2003).

CAROLINE GILLIER

Caroline Gillier a été psychologue dans différentes structures psycho-sociales avant de s'installer comme analyste. Elle s'est toujours intéressée aux dimensions corporelle et groupale du psychisme. Elle a été membre du CPS – Champ Psychanalytique et Social – et de la SPF où elle a co-animé un groupe clinique : "penser la clinique avec Bion".

La rencontre de la pensée de Bion dans les années 2000 est devenue un outil de compréhension précieux de nombreuses situations « enclavantes ».

FRANÇOIS LAMOUR

François Lamour est psychologue et psychanalyste. Il exerce au CMPP de Villiers-le-Bel et en libéral à Paris. Membre adhérent de la SPF – Société de Psychanalyse Freudienne, il a suivi le séminaire sur l'enclave de Tamara Landau. Il coanime un groupe de travail clinique avec Hélène Viannet sur le prénatal

et son lien avec le travail analytique. Son dernier article paru au *Coq Héron* (n° 258) interroge le lien entre phobie d'impulsion et vie fœtale.

TOURIA MIGNOTTE

Touria Mignotte est psychiatre-psychanalyste. Elle a commencé sa pratique en 1977, avec des enfants autistes et psychotiques puis avec des adultes «border-line». Cette clinique où le thème du vide est omniprésent, l'a conduite à une recherche refondant les apports de Freud, Lacan et Winnicott avec ceux de la physique quantique. Elle est membre affilié de la Société de Psychanalyse Freudienne, ainsi que de La Lysimaque et de Dimensions de la Psychanalyse à Paris. Elle est également membre de l'IWA-France (International Winnicottian association).

Elle a publié : *La cruauté. Le corps du vide* (L'Harmattan, 2013), *Cruelty, Sexuality and the Unconscious* (Routledge, 2020), *Cosmogonie de l'infantile* (L'Harmattan, 2021), dont la version italienne : *Cosmogonia della vita infantile* (Alpes, 2022).

Tamara Landau

Enclave et négation

Colloque organisé par Tamara Landau
à la Société de Psychanalyse Freudienne, Paris
Samedi 25 février 2017

Ouvrant le colloque *Enclave et négation* qui s'est déroulé à la Société de Psychanalyse Freudienne, en février 2017, Tamara Landau en définit la thématique : « L'enclave est un concept spatio-temporel qui désigne la structuration inconsciente des signifiants primordiaux du sujet dans l'espace et le temps. En d'autres termes, l'enclave est le processus à travers lequel le sujet construit sa perception de soi, à savoir la sensation d'avoir un corps qui lui appartient, et le sentiment continu d'exister et d'être vivant. Mon hypothèse est que cette construction s'effectue déjà durant la vie fœtale à travers la structuration symbolique et imaginaire du système synchronique primordial des signifiants chez la mère ».

Elle ajoute : « mes observations cliniques m'ont permis d'élaborer la théorie de « l'arbre renversé » qui suppose l'existence d'une mémoire inconsciente transmise par « les mères » reliant la mère au fœtus dans un lien de « familiarité » et « d'attachement » qui serait à l'origine de l'enclave. J'ai nommé ce processus : le « schème de l'arbre renversé ».

Dans leurs contributions, Pietro Andujar et Bice Benvenuto en recherchent les similitudes chez Lacan et Dolto ; Gianluca Caldana décrit l'importance de la perception auditive durant le développement de l'enfant ; Caroline Gillier nous décrit l'enclave du point de vue de Bion, Touria Mignotte du point de vue de Winnicott. François Lamour nous en donne une illustration par un travail clinique.

L'enfant enclavé, Sculpture en albâtre de Tamara Landau, 1996

ISBN: 978-2-493060-18-1



9 782493 060181

mementoArt
ÉDITIONS

mnemoart.org/editions